

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



— LE ROI EST MORT, VIVE LE ROI —

N° 57

DÉCADAIRE

de civilisation française et de tradition catholique

20 janvier 1995. Prix au numéro 27 francs

- « *Non à l'Euromondialisme !* » par Jean-Marie Le Pen
- « *Paroles d'un homme libre* » par Bernard Antony
- Le secret de « *l'affaire Gaillot* »
- Sociologie du viol ethnique
- Les « *Tchéchéno-bolcheviques* » par Xomin
- Inde, le géant oublié par Henri de Fersan
- « *Le veau d'or* » par Jacques Houbart
- La mort de Debord par Nicolas Bonnal
- Et un BEH sans réponse d'ADG.

Lettres de chez nous

ECLAIRAGE SVP

Les articles de Bernard Lugan sur le conflit en Bosnie, puis en Tchétchénie, me posent question : Présent prend parti contre les "Serbolcheviques", Lugan présente les Serbes comme un rempart anti-islam. Il y a sûrement du vrai dans les deux points de vue. L'ennui, c'est que l'ennemi, j'allais écrire le "méchant", désigné n'est pas le même ! Est-ce aussi simple ? Pourquoi pas, dans vos colonnes, un débat ouvert aux protagonistes et à des lecteurs éclairés ?

N.T. (Paris)

BRAVO L'ARBITRE !

Bernard Lugan allonge un formidable direct du droit à Jean Madiran qui répond par un uppercut... à la Foi. Après le match aller à Sarajevo, nous assistons au match retour à Grosny, comptant pour les éliminatoires de la droite. Nos meilleurs vœux au courageux arbitre, Serge de Beketch, qui conserve, dans cette situation difficile, toute la sympathie du public.

D. de Q.

(St-Germain-en-Laye)

CHAPELET SVP

Recevant votre décadaire, je vous donne ma

première impression qui va vous surprendre : c'est terne. Est-ce la phraséologie, les sujets ? Je ne sais... A quand l'éloge du chapelet dans votre journal ? On parle... On parle... On ne prie plus.

H.J.H. (Laxou)

PAS LE TITANIC MERCY

Parce que le Libre Journal apporte la fraîcheur à un adolescent de dix-sept ans qui ne croit pas que la France est le Titanic.

Parce que je suis un jeune. Non pas celui dont le nom devient comme une insulte, mais un jeune catholique qui prend un réel plaisir à vous lire et à s'informer. Bonne année et longue vie !

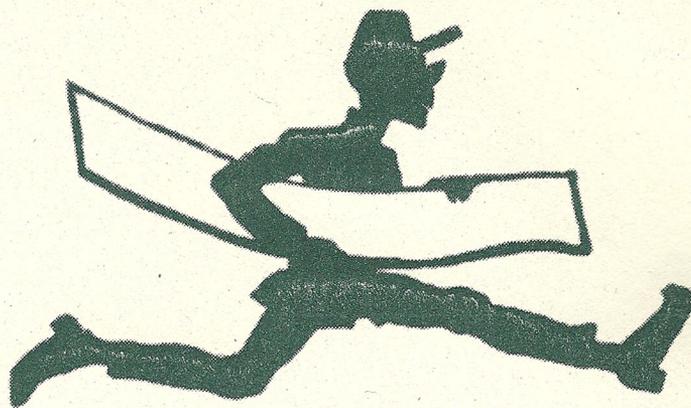
J.A. P. (Paris)

SUR VOTRE MAGNANIMITÉ

J'ai l'insigne honneur de venir très respectueusement auprès de votre bienveillance en vue de vous demander qu'à travers votre Libre Journal je puisse trouver un(e) correspondant(e) de 16 à 40 ans parlant français.

Je suis de nationalité zairoise ; je réside plus précisément dans la ville de Bukavu.

Je suis de sexe masculin,



lin, âgé de trente ans et je sollicite le concours de votre journal afin d'y mettre mon nom pour que celui (celle) que la chose intéressera puisse me contacter en utilisant l'adresse ci-dessous.

Ce dont je vous remercie d'avance. En vous remerciant de l'accueil et de l'attention que vous voudrez porter à la présente requête, tout en comptant sur votre magnanimité, je vous prie de bien vouloir recevoir mes salutations très amicales.

Jean-Marie-Vianney

AMULI

Aux bons soins du Père Dewilde S.J Bukavu
C/o Procure des Missions S.J.
Haachtsesteeneg,
8 B-1030 Bruxelles.

UN SIGNE

A propos des "Balades" d'Olmetta, savez-vous où se tient la statue (sculptée par Landows-

ki) de sainte Geneviève, celle qui sauva Paris des bandes d'Attila en 451 et dont la chässe fut opposée, en palladium à l'invasion normande de 885 ?

Elle se dresse aujourd'hui sur le côté est du Pont de la Tourneelle, face à l'étrave de l'Institut du Monde arabe.

B.K. (Paris)

SABRE ET COBRA

"Je suis entre le sabre et les crocs du Cobra. Qui échappe à celui-ci aura ceux-là."

Fouad Ali Saleh
(Paris)

UNE NEUVAINNE

Pourquoi ne demandez-vous pas aux lecteurs du Libre Journal de dire une neuvaine à sainte Jeanne d'Arc pour demander au ciel qu'un grand Français sorte des urnes qui nous sauvera ?

M.L. (Bordeaux)

**LE LIBRE
JOURNAL**
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta

75010 Paris

Tél. : (1) 42.80.09.33.

Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal
de la France Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB,
au capital de 2 000 francs
- Principaux associés :
Antony, Beketch
- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch

ISSN : 1244-2380

Ce numéro contient un encart de
2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
139 boulevard de
Magenta 75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

Europe des terroirs contre euro-mondialistes

par Jean-Marie Le Pen

Depuis vingt ans, il est de bon ton de dire que l'Europe a été bénéfique pour nos peuples. Comment expliquer, alors, son impuissance à maîtriser chômage, insécurité, immigration massive, dénatalité, fiscalisme, sida, drogue, exclusion sociale, illettrisme et corruption morale ?

Depuis 1981, le parlement français s'est trouvé dessaisi de ses prérogatives ; des pans entiers de notre économie ont sombré ; l'influence de la France en Europe et dans le monde n'a cessé de décroître.

De reculades en dérobadés, de petites lâchetés diplomatiques en grosses déroutés terroristes, la France a vu son étoile pâlir au firmament des grandes puissances.

Sur l'autel de l'Union européenne, elle a sacrifié son rayonnement, son identité, au mirage euro-mondialiste.

François Mitterrand aura été le maître-d'œuvre de cette mort lente.

Il a nommé les atouts de l'Europe : la dimension du marché, la monnaie unique, les inventions technologiques.

Il n'a pas dit un mot des atouts moraux sans lesquels il n'y a ni vrai progrès ni économie saine.

Sans amour de la vérité, pas de science.

Sans morale familiale, pas d'enfants.

Sans morale civique, pas de démocratie, pas de République.

Avec la complicité active de tous les gouvernements qui se sont succédé à la tête de notre pays, avec l'appui des lobbies qui veulent la mort des nations et l'avènement d'un Nouvel Ordre mondial, le président Mitterrand aura accepté que la France se fonde dans l'Europe de Bruxelles sans retenue ni pudeur, oubliant son âme, jetant par-dessus bord son passé glorieux, son patrimoine spirituel, culturel, matériel...

Depuis dix ans, au parlement européen, nous seuls avons su tout à la fois plaider pour une Europe des nations, respectueuse des identités et des peuples, et lutter sans répit contre l'Europe supranationale.

Ce qui est en jeu, c'est l'avènement d'un Nouvel Ordre mondial dirigé par des puissances d'argent que nous connaissons bien et qui ont décidé de faire de l'Europe leur instrument.

Je sais que leurs partisans sont, en ce lieu, majoritaires, qu'ils se croient tout-puissants, qu'ils pensent avoir déjà gagné.

Qu'ils prennent garde !

L'heure est au réveil des nations.

A l'aube du nouveau millénaire, le débat essentiel opposera les sectateurs du mondialisme aux défenseurs des terroirs.

Jean-Marie Le Pen



A TOURS



A en croire ADG, renégat mais fin lettré retrouvé à

Tours où il s'activait pour le compte de la concurrence, la grande réunion présidentielle du Front national qui s'est tenue dans la ville de Jean Royer devait être un "congrès". Finalement, les organisateurs ont préféré une "convention". Evidemment, le "Congrès de Tours", c'est une référence difficile à porter.

Cela dit, la "convention" n'est guère plus affriolante.

BOURSE



La réussite a pourtant été totale et l'organisation parfaite. Même les employés du Palais des Congrès, "Le Vinci", que les Tourangeaux ont baptisé "La casquette" en raison de son architecture, ne cachaient pas leur surprise devant l'élégance de l'installation et la souriante discipline de l'assistance.

A force de regarder les infos à la télé, ils s'attendaient sans doute à recevoir un clan d'hommes de Cro-Magnon...

HYGIENE



Ont également forcé l'admiration des foules les CRS déployés en protection devant le Palais. Parfaitement aimables et sereins, alors qu'une bande de singes hurleurs menaçait d'attaquer, ils occupaient leurs loisirs studieux en collectionnant "pin's" et insignes et en astiquant leurs bidules. L'hygiène avant tout.

COURTOIS



L'ambiance était tellement à la courtoisie souriante qu'on a même vu un policier municipal siffler des congressistes qui circulaient sur la chaussée, ignorant les gestes par lesquels il les invitait à regagner le trottoir. Sur quoi, il s'est avancé vers les contrevenants :

Nouvelles d

La vérité sur l'éviction du sieur Gaillot, évêque

« Une Eglise qui s'éloigne de la société ». En moins de dix mots, ce titre du *Monde* résume l'imposture principale de « L'affaire Gaillot », le mensonge sur l'Eglise et son rapport « au » monde, la cabale contre le Pape, la prétention de la « société laïque » à s'ériger en référence non seulement morale mais même spirituelle.

C'est, en effet, pure inversion satanique de prétendre que l'Eglise s'éloigne de notre société alors que, depuis des décennies, ses ennemis n'ont de cesse d'arracher par force, menace et mensonge la France à la douce autorité séculaire de sa Sainte Mère, de briser ses structures traditionnelles, de nier ses valeurs, de pervertir ses clercs, de violer ses consciences.

C'est mensonge d'imputer au Pape une quelconque responsabilité dans la pandémie de Sida quand celle-ci est la conséquence directe et indirecte de comportements contraires à la Loi naturelle.

C'est calomnie de reprocher à l'Eglise de mettre en danger la santé publique par son opposition au préservatif quand elle se cantonne à répéter que nulle union ne saurait avoir sa faveur hors mariage.

Ce qui revient à dire que l'usage du préservatif comme protection contre les risques du vagabondage sexuel n'est pas de sa compétence puisqu'il ne saurait rien ajouter au caractère suffisamment pécamineux de l'adultère.

Le catholique qui n'obéit pas au prêtre qui lui commande la fidélité n'a évidem-

ment aucune raison de s'arrêter à l'interdiction superfétatoire du préservatif.

Pour autant, le diable portant pierre, il faut savoir gré à « Jacques Gaillot », comme ils disent, de donner une aussi belle occasion d'exercer le « discernement des esprits ».

Si jamais il a été démontré que le Grapin signe ses actes et marque ses hommes de l'empreinte du grotesque et du dérisoire, c'est bien dans cette affaire où l'on aura vu des Tapie et des Krivine voler au secours d'un évêque catholique et où l'on aura vu ce même évêque, petit homme grisâtre à la fenêtre de son appartement, envoyant, hilare, aux barons rassemblés devant l'évêché d'Evreux, des bisous des deux mains, telle une starlette saluant la foule depuis le balcon d'un hôtel cannois.

Ces deux scènes donnent la mesure du degré de compromission et de pitrerie équivoque auquel était descendu ce manipulateur-manipulé des médias.

Mais rappelons les faits.

Le 13 janvier dernier, de retour de Rome, Jacques Gaillot, évêque d'Evreux, fait savoir à son entourage que « l'autorité pontificale le chasse brutalement de son siège épiscopal en raison de son action jugée trop bruyante en faveur des SDF, des marginaux et des exclus de toute sorte ».

Autant de mots, autant de mensonges.

La sanction n'est ni brutale ni soudaine, elle était annoncée depuis sept années au cours desquelles le Vatican, comme l'épisco-

pat français, n'ont pas cessé de multiplier les implorations à Gaillot pour qu'il mette un terme à son exhibitionnisme indécent.

Elle ne frappe pas le « défenseur des exclus » mais un prélat perverti dont les comportements intime et public sont objets de scandale pour les fidèles et porteurs de gros dangers pour l'Eglise. On y reviendra plus loin.

L'entourage alerté, la « bande à Gaillot » qui tient le Palais épiscopal d'Evreux ameuté sa presse.

L'orchestre médiatique sonne la charge. C'est décidé : dimanche, « des dizaines de milliers de manifestants protesteront dans toute la France contre cette sanction antidémocratique ».

Juifs, protestants, athées, anticléricaux, pourris et pourrisseurs, tous les journalistes se mettent de la partie.

Une page entière dans *InfoMatin*, du socialiste Rousselet, pour dénoncer ce « sombre dimanche », plus une interview de Duquesne où l'on trouve cette phrase assez étonnante dans la bouche d'un « démocrate » aussi patenté : « C'est une très grave crise pour l'Eglise. Cela montre que le Vatican écoute l'opinion ».

La « Une » et deux pages dans *le Parisien*, le quotidien de l'immigration turfiste où René Rémond, délateur de l'Eglise dans l'affaire Touvier, dénonce cette décision « qui jette le trouble dans l'Eglise de France ».

La « Une » et six pages dans *Libé*, le quotidien de la gauche branchée-athée et invertie qui annonce « des rassemblements de soutien dans tous les évêchés de



u Marigot

France » (en fait, il y aura moins de dix manifs, rassemblant au total moins de dix mille personnes, c'est-à-dire même pas l'équivalent du dixième des traditionalistes qui, eux, sont, depuis quinze ans, pourchassés, excommuniés, maudits, sans soulever, jamais, la moindre réaction de solidarité ou de simple compassion).

Dans le même *Libé* on apprend du redoutable Devinat que ce sont les « oukases de l'Eglise qui accélèrent la chute des vocations », alors que les séminaires « tradi » refusent des vocations faute de place quand les séminaires conciliaires restent désespérément vides.

Trois pages dans *le Monde*, autant dans *le Figaro* et l'on ne parle ni des quotidiens de province ni des hebdomadaires.

Bref, une véritable crise d'hystérie politico-mystique où un petit clerc douteux se voit canonisé de son vivant par les pires ennemis de la foi.

La mafia politicienne s'en mêle. On entend avec ahurissement le voyou Tapie, le protestant apostat Jospin, les crapules staliniennes du parti communiste, les canailles trotskystes de la « Ligue communiste révolutionnaire » assurer le camarade Gaillot de leur soutien.

On entend les amalgames les plus ahurissants, les contrevérités les plus renversantes, les à-peu-près les plus comiques.

L'épiscopat français n'échappe pas à la folie. C'est à celui qui témoignera de sa « douleur », de sa « surprise », de sa « compassion », de son « amitié pour le frère frappé », de son « inquiétude devant le traumatisme ressenti par les fidèles ». L'évêque de Lille appelle à

un « rassemblement des évêques de France », celui d'Evry en profite pour placer son éternel couplet marxiste sur l'immigration, l'Abbé Pierre y va de sa larme (il ignore, à ce moment, que Gaillot va lui piquer son rôle de pasionaria des SDF).

L'évêque de Toulouse, aussi, se laisse aller à un commentaire sur France Info.

Mais son propos est d'une telle incongruité qu'il ne sera diffusé qu'une fois avant d'être censuré.

Que dit-il, l'évêque de Toulouse ? Ceci, qui est vraiment étrange : « Il y a aussi des prêtres qui luttent contre les violences sexuelles à enfants et qui sont en accord avec le Vatican ».

Le rapport, s'il vous plaît ? Personne ne l'expliquera.

Eh bien, le voici. Si Gaillot a été chassé, ce n'est évidemment pas parce qu'il défend bruyamment les exclus, les pauvres ou les malheureux. Ce n'est même pas parce qu'il est prêt à n'importe quelle galipette dans n'importe quelle pissotière télévisuelle. Ce n'est pas non plus parce qu'il ne rate pas une occasion de se proclamer de gauche, pro-communiste, trostkophile ou Castrolâtre. Ni même parce que, quand il lui arrive de « parler boulot », il profère des hérésies qui feraient dresser les cheveux sur la tête à un arianiste pneumotomaque.

De tout cela, il est loin, hélas, d'être le seul capable dans l'épiscopat.

Non, c'est parce que, entre son comportement intime, ses relations privées, son entourage, ses propos sur les homosexuels et son adhésion au répugnant « réseau Voltaire », lobby de

pornocrates émané de la mafia du porno-business et du groupe d'invertis et pédophiles « Ornica », il devenait de plus en plus dangereux, de plus en plus compromettant.

L'épiscopat français a donc été obligé de céder au Vatican qui, depuis des années, voulait se débarrasser d'un prélat qu'il considère, disons les choses, comme un irresponsable.

Mais cela, personne ne le dit. Pas même la revue christo-gauchiste « Goliath » qui, pourtant, a publié, voilà quelques mois, la vérité sur les liens entre Gaillot et la mafia du porno-business et qui, aujourd'hui, par la voix de son directeur, tente d'accréditer le mensonge d'une sanction « politique ».

C'est par sa faute, c'est par ses fautes que Gaillot n'est plus rien.

Il n'y a plus de clown pour détourner, par ses guignolades trop voyantes, le regard des fidèles du mal que certains évêques font à l'Eglise de France.

Cela explique la fureur de ses « frères dans l'épiscopat ».

Il n'y a plus de provocateur dont les foucades permettaient aux médias de déconsidérer chaque jour un peu plus l'Eglise.

Cela explique la mobilisation de la presse.

Il n'y a plus de mauvais berger dont les séductions permettaient à certains « fidèles » de faire semblant de croire que le péché était une invention de l'extrême droite.

Cela explique les vociférations des faux catholiques.

Maintenant que la coque du navire a été raclée, on va voir jusqu'où le bois est pourri. □

- Excusez-moi, je sais que ce n'est pas joli de siffler les gens, mais vous n'aviez pas vu mon signe.

Un rêve !

AMICAL ?



La « commissairette » de service s'est montrée moins amène. Comme elle ordonnait, après une brève échauffourée avec une poignée de contre-manifestants, d'embarquer l'un des plus dynamiques protagonistes de l'affaire, reconnaissable à son battle-dress couvert de badges et à sa superbe barbe blond vénitien, l'intéressé protesta :

- Je suis journaliste.
- Peut-être, répliqua la zélée, imperméable à la foi punique de Sanders, mais je vous ai vu parler amicalement avec les gens du Front national.
Ça méritait le peloton, pour le moins.

SAVOIR-VIVRE



Finalement, le barbu recouvra la liberté, ce qui lui permit d'aller immédiatement distribuer un « va t'laver » à un « Beur » qui l'insultait, casquette plantée (à l'envers) sur la tête.

- On retire son chapeau pour parler à un monsieur, expliqua notre confrère, inébranlablement convaincu que l'intégration passe par la formation.

MAREE NOIRE



L'irruption d'un maigre mais vociférant cortège de pouilleux tapant sur des tam-tams et brandissant des drapeaux noirs (eux aussi) au cri de « Royer-Le Pen, expulsés » devait arracher ce commentaire à une dame médusée par cette petite marée noire : « Je n'aurais jamais cru qu'il y en avait autant à Tours. » Forcément, on les avait importés par le train.



EN VOITURE !

 Ce qui suscita cette réflexion de Le Pen devant les caméras de la télévision locale : "Le véritable centre de la manifestation n'est pas le "Vinci" mais la gare puisque je constate que la plupart des manifestants répugnent à s'en éloigner au risque de se perdre dans une ville qu'ils ne connaissent pas et de manquer le train de retour vers les banlieues de la capitale."

On a vu un journaliste rire en cachette.

A LIRE

 Double parution lors de cette Convention : un album de bandes dessinées racontant la vie de Le Pen par lui-même. C'est remarquable et signé Frank pour les dessins et Bariller-Lefort pour les textes. Et le livre très attendu de notre ami Pierre Monnier, *Le Pen, le Peuple et la petite fille espérance*, sur lequel nous reviendrons évidemment. En vente aux Editions nationales, 4 rue Vauguyon, 92210 St-Cloud.

SANS BLAGUE ?

 Dans un article consacré à la Convention, le Monde apporte une fracassante révélation signée Christiane Chombeau : "L'intégriste Bernard Antony ... s'appelle en réalité Romain Marie." Ceux qui croyaient savoir depuis trente ans que Romain et Marie sont les prénoms secondaires dont le fondateur de "Chrétienté-Solidarité" signe ses activités religieuses resteront confondus. A moins qu'ils n'en concluent que le "nouveau Monde" raconte autant d'âneries que l'ancien...

CHAPEAU

 A l'évidence, pas un seul des vaticologues de choc

Autres Nouvelles

Pour piloter, soyez politiquement correct

On pourra désormais être rassuré en avion : faute d'être des techniciens hors pair, les gens entre les mains desquels nous remettons notre vie sont, à coup sûr, "politiquement corrects".

Voici, en effet, la nature des épreuves de français du dernier concours externe de recrutement de techniciens organisé par l'Ecole nationale de l'aviation civile.

Première épreuve : lire, titrer et résumer un texte.

Le texte en question est naturellement un article du *Monde* expliquant que les premières

victimes de la misère à Paris sont les immigrés alors que les immigrés sont justement la plus grande chance et la plus belle illustration de la capitale française.

A preuve que "la métropole française est la capitale des Chinois d'Europe, la deuxième ville arménienne du monde, une grande cité maghrébine et dans laquelle les originaires du tiers monde sont majoritaires".

Conséquence UNIQUE retenue par le journaliste : "Les boulevards parisiens n'ont jamais été aussi exotiques et colorés."

Deuxième épreuve : résumer ce texte.

Troisième épreuve : expliquer les mots suivants : cosmopolitisme, ghetto, melting pot, assimilation.

Quatrième épreuve : répondez à la question : "Pensez-vous que l'intégration des communautés immigrées dans la société française passe par le renoncement à leur identité propre ?"

Voilà. Si vous répondez bien, vous pouvez piloter un avion. Sinon, direction les tribunaux.

Bon voyage. □

Sociologie du viol ethnique

Le viol de la jeune Nathalie, dans la nuit du Nouvel An, a été curieusement passé sous silence par les médias qui ont préféré s'étendre sur la noyade d'un jeune Noir jeté dans le canal Saint-Martin.

Il est vrai que, dans ce dernier cas, un crime d'ivrogne peut être monté en affaire raciste tandis que le viol de Nathalie représente ce que les médias fuient comme la peste : la démonstration de l'existence d'un terrible racisme antifrançais dans notre pays.

Les statistiques cachées établissent à vingt-deux mille par an le nombre d'actes de racisme antifrançais commis en France. Le "ratio-fréquentiel" d'un acte raciste contre un Français-blanc chrétien est de 438 par million d'habitants contre 27 pour les Israélites et 12 pour les immigrés.

Dans cette statistique, le viol occupe une grande place. Le nombre en est de 5 250 par an.

L'étude de ces crimes sur la période 1989-1992 montre qu'ils se déroulent principalement dans

les banlieues parisiennes, lilloises, lyonnaises et marseillaises.

La victime est statistiquement une jeune femme de 14 à 34 ans, de préférence blonde. Corinne, violée et torturée au Havre par quatre Maghrébins était blonde. Catherine, violée collectivement dans les commodités du lycée de Saint-Ouen en septembre 1990, aussi. La jeune Parisienne violée par des Zoulous le 8 avril 1991 également. De nombreuses jeunes touristes allemandes ou scandinaves sont importunées,



agressées et souvent violées chaque année dans la périphérie du site touristique de Montmartre.

Les policiers savent que le rite initiatique des bandes zouloues comprend le viol d'une femme blonde et que la rumeur circule avec insistance dans les milieux africains qu'un rapport sexuel avec une femme blanche est un remède contre le SIDA.

Autre critère : la "zone de chalandise", comme disent les spécialistes du marketing. Les viols ethniques ont lieu principalement dans le quartier, la cité, l'école, le milieu des violeurs. Ce qui est trahi par le fait que les victimes sont souvent du même âge et originaires des mêmes quartiers que leurs bourreaux.

Cathy a été violée par des garçons de sa classe ; Anne-Marie, aide soignante de 25 ans, a été violée et brûlée vive par des Turcs parents et amis de son ex-compagnon ; une jeune sportive de Vallauris a été violée lors d'un déplacement à Arras par une bande de la cité voisine ; une fillette de Marseille a été violée par des voisins en décembre 1993, comme d'ailleurs Eve-Maude, violée et torturée cinq jours durant par sept Beurs à Haumont à Noël 92 ou cette jeune fille d'Evry séquestrée, violée et torturée pendant une semaine en 1991.

Lorsqu'ils sont interpellés, les violeurs n'hésitent pas à revendiquer l'excuse de la provocation. La plupart indiquent que les médias les poussent à la haine. Certaines radios

comme Skyrock, certains journaux pour les "jeunes" n'hésitent pas, en effet, à faire l'apologie du viol et à inciter au racisme antiblond, selon l'équation : tête blonde = Allemand = Nazi, qui reproduit l'équation : Français catholique = extrême droite = Nazi.

Des groupes "musicaux" comme IAM, ICE T, Public Enemy ou "Nique ta mère" professent ouvertement un racisme propagé à longueur d'antenne par les radios des bandes ethniques ; l'apologie constante du métissage, la haine du Blanc, le refus de la "pureté" considérée comme raciste font le reste.

La justice joue également, par son laxisme, un rôle déterminant dans l'extension du viol ethnique. Rarement jugés, les responsables bénéficient, quand ils le sont, de la clémence des juges.

Avril 89, les requins vicieux auteurs de sept viols racistes sur mineures sont libérés.

Octobre 89, le violeur d'une jeune femme de Versailles écope en tout de deux ans d'interdiction de séjour.

A Trappes, en novembre 89, les "BSP" (baiseurs sans pitié) qui ont violé quatre jeunes filles en deux opérations collectives sont libérés.

La personnalité des avocats des bandes ethniques n'est pas moins intéressante. Ce sont généralement des responsables d'officines prétendument antiracistes, MRAP, LICRA, LDH.

Quant à la position des "autorités", elle consiste à

renvoyer à la victime, supposée coupable d'incitation. C'est le cas des jeunes touristes importunées dans les quartiers spéciaux et à qui l'on reproche le choix de leurs sites de promenade et leurs tenues vestimentaires "aguichantes". Comme si une Berlinoise de seize ans pouvait imaginer qu'à Montmartre, au milieu de dizaines de milliers de visiteurs, on est coupable, en se promenant en jupe légère au mois d'août, de pousser au crime des malheureux au sang trop chaud.

Dans aucun cas, jamais, la moindre marque de sympathie ou de compassion n'émane des milieux officiels à l'endroit d'une jeune Blanche violée.

Alors que, dans tous les cas, les mêmes milieux se précipitent pour dire leur "soutien" aux étrangers, maghrébins ou nègres, victimes d'"actes supposés racistes".

Cela est même fait avec une telle vitesse qu'il arrive que les condamnations précèdent de quelques instants la découverte que le "crime raciste" était en fait un règlement de comptes entre voyous ethniques...

Quant à la presse, elle garde le silence. Moins de 10 % des délits ethniques à connotation raciste anti-français sont signalés par les médias.

Il faut le savoir : la France est effectivement un pays où le racisme règne.

Mais ce sont les Français qui en sont les principales victimes. □

mobilisés autour de l'affaire Gaillot ne sait que Mgr Tauran, responsable de la secrétairerie d'Etat au Saint Siège, autrement dit ministre des Affaires étrangères du Vatican, qui a viré l'évêque scandaleux, est le propre frère de Jacques Tauran, ancien député européen du Front national et vieux compagnon de Jean-Marie Le Pen. Dommage d'avoir raté une aussi belle occasion de faire porter le chapeau au Menhir !

A QUOI ÇA SERT ?



Le CDCA, organisation professionnelle de commerçants et d'artisans, annonce

la candidature de son président à l'élection présidentielle. Au programme : des idées sur l'Etat, l'Economie et l'Europe sorties tout droit du programme du Front national.

Question : à quoi sert cette candidature sinon à priver Le Pen de quelques milliers de voix ?

A RIEN...



La question est d'autant plus d'actualité que la

candidature du président du CDCA est annoncée au moment même où un autre représentant de "l'extrême droite" fait défection : Jean-François Touzé, transfuge du Front national, a fait savoir que, finalement, il renonçait à se présenter comme il l'avait d'abord annoncé. Comme dit Pasqua à propos de la concurrence Balladur-Chirac : "Il faut toujours avoir deux fers au feu."

MUMUSE



Les "commissaires", sortes de ministres de

l'Union européenne, ont présenté leur "programme" aux députés du parlement de Strasbourg. Les députés ont fait semblant d'être très



sévères ; les commissaires ont fait semblant d'être très impressionnés et tout le monde s'est quitté fort content.

Il faut savoir que les parlementaires n'ont strictement aucun pouvoir sur les commissaires.

DELATION

 Effet pervers du "scandale Skyrock" : une nouvelle offensive contre Radio Courtoisie, accusée de n'être pas politiquement correcte, se prépare. Après la LICRA, qui avait adressé une lettre de menaces à toutes les personnalités supposées susceptibles de s'exprimer sur cette antenne, c'est un groupuscule écologiste d'extrême gauche qui a repris la campagne de délation auprès du CSA.

« FUT-CE... »

 Paul Amar, lecteur de dépêches viré de la télé, était invité récemment par l'Association des médecins israélites de France. Interrogé sur le "scandale Skyrock", il a eu cette réponse : "On ne peut pas se réjouir de la mort d'un homme, fût-ce un policier." Ses hôtes ont moyennement apprécié.

COMPENSATION

 Les députés viennent de voter une réduction drastique des crédits dégagés pour payer les collaborateurs des élus locaux (aux conseils régionaux, par exemple). Résultat : plusieurs centaines de personnes au chômage. La même semaine, les mêmes députés ont voté des crédits spéciaux leur permettant de salarier un troisième collaborateur. Résultat : des dizaines d'épouses, filles, fils, cousins et neveux de députés vont trouver du travail.

Autres Nouvelles

Faux monnayeur, mais bon pour les enfants

Coucouroi Youri est un écolier de huit ans. Il va à l'école. Il dessine très bien. Sa maman fait des ménages et de la couture. Son papa Bonigo est peintre. Son patron le paie. Coucouroi, très content, court chez le marchand et dit : « Aujourd'hui, j'ai de l'argent ; je viens t'acheter un potiron, un saucisson, un poisson et des bonbons pour mon fils Youri ».

Plus tard, Coucouroi reçoit la visite d'un oiseau bleu qui lui dit ; « Tu dois prendre ton portefeuille avec les billets

que tu as gagnés et aller tout de suite chez le percepteur qui veut de l'argent. Si tu n'y vas pas les gendarmes t'emmenent. »

Mais Coucouroi a tout dépensé. Il a très peur. Il n'a plus d'argent à donner au percepteur.

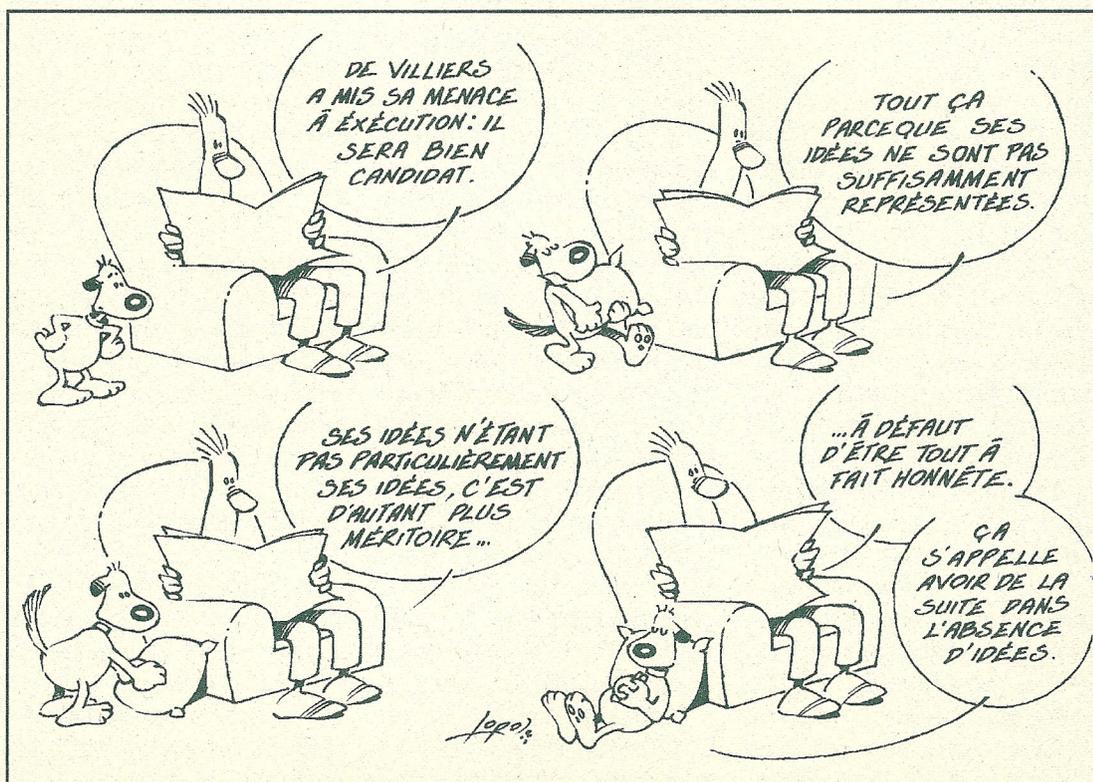
Alors « Youri rentra, s'installa sur un petit coin de table de cuisine et dessina de gros billets très très beaux. Ils étaient tellement bien dessinés qu'on aurait dit de beaux billets. Lorsque les billets furent bien secs, il alla chez le percepteur qui attrapa tous

les billets avec ses grands ongles. »

Voilà comment un livre de lecture scolaire destiné aux tout petits apprend la grandeur du faux monnayage.

Accessoirement, le percepteur est affublé par le dessinateur, non seulement de grands ongles mais également d'un profil qui devrait inspirer des réflexions diverses à monsieur Gaysot.

Mais, comme il s'agit d'un livre de lecture distribué par l'Education nationale, les auteurs n'ont pas grand chose à craindre... □



Le bloc note de B.E.H.

A lors que la Gauche française offre toujours le spectacle navrant d'un champ de semoule ravagé par un typhon d'eau de vaisselle, la Droite triomphaliste en prend à son aise et impose avec le moins de vergogne qui se peut sa loi du Milieu. Pas de jour sans que le couperet du grand capital anonyme et vagabond n'étrangle les démocrates les plus sourcilleux sous son édredon empoisonné. Quand la réaction redresse la tête, elle fout des coups de boule et, quand elle lève le pied, c'est pour mieux chausser ses rangers.

Dernières victimes en date de ces démocrasseux contre les citoyens les plus proches des humbles et des exclus, les deux frères Jacques, Chirac et Gaillot, authentiques démocrates, eux, et pourtant piétinés sauvagement par le cheval en rut de la répression galopante.

Et pourtant, qui mieux qu'eux auraient pu méditer et faire leur cette belle déclaration du général (de réserve, hélas) Antonio Francisco Gomez de Talavedra y Asuncion, candidat aux dernières et magnifiques élections présidentielles du Nicaragua, que nous aimerions voir figurer en lettres de feu sur tous les frontons de plâtre (compris le Fronton national) : **« Le pluralisme c'est quand plusieurs personnes disent la même chose que moi ».**

Bien qu'il n'ait pas été élu, donnons acte au général Antonio et cætera y Asuncion de sa manifeste bonne volonté à définir un concept qui tient trop souvent de la ripopée de naviaux et du salmis d'entrailles.

Pourquoi donc n'y aurait-il pas pluralisme, tant au sein de l'Église qu'à celui du RPR et com-

LES DÉMO- CRASSEUX



— Frères Jacques

— Pluralisme

— Nains
de jardins

— Chiens
et chats.



ment ne pas juger sévèrement messieurs Pasqua (Charles) et II (Jean-Paul) pour leur entrave à la libre circulation des idées après vingt heures du soir ? Le peuple de gauche, dont sont issus les deux frères Jacques (dormez-vous ?) ne comprend pas l'exclusion dont ils sont victimes et qui n'honore pas ceux qui en sont les auteurs.

Presque assurée de son succès aux prochaines élections présidentielles, la droite arrogante aux crocs limés pendant quatorze ans se réveille et enserme de ses anneaux constricteurs les deux infortunés crustacés qu'elle a hypnotisés de son regard insectivore.

En accord avec la baleine, nous disons : « C'est assez » et nous n'aurons de cesse que s'arrête cette sécession, c'est sûr. Tout doit rentrer dans l'ordre reptilien des choses : Chirac à Evreux, Gaillot à Paris !

A l'encontre du sinistre Baudelaire (Charles, encore...) qui disait : **« Pourquoi les démocrates**

n'aiment pas les chats ? Il est facile de le deviner. Le chat est beau ; il révèle des idées de luxe, de calme, de volupté, etc. » (in *Fusées*), nous disons que le démocrate aime le chat et réciproquement. Rien n'est plus beau qu'un démocrate caressant un de ces petits félins, ornement de son modeste foyer où courent des nains de jardin et de Conflans-Sainte-Honorine et chez qui la vérité sort d'un puits en pneus peints en blanc.

Et comment ne pas être ému quand un greffier rapporte à son maître quelque margouillat, blatte ou autre saurien délicieux dont il se prive au profit d'un démocrate friand.

Le démocrasseux, lui, n'aime que les chiens et ce n'est pas faire preuve d'une mauvaise foi insigne que de rapporter (nous aussi) les propos éclairés de deux patriotes à propos du prétendu meilleur ami de l'homme :

« Je n'entreprendrai point de décider si les oreilles pendantes du chien sont un caractère de servitude ; c'est du moins l'opinion de M. de Buffon, qui a très bien raisonné sur les physionomies des animaux » (Gaspard Lavater, *L'Art de reconnaître les hommes par la physionomie*, Tome 7).

« Le chien est en amour le plus ignoble des quadrupèdes (...) un vrai cloaque de vices. » (Charles Fourier, *De l'Analogie*).

La cause est, me semble-t-il, entendue sans même aller jusqu'à rappeler, avec Jean Cocteau, qu'il n'y a pas de chats policiers et donc que, contrairement aux chiens, jamais les matous n'ont participé ni de près ni de loin à la moindre répression contre les forces de progrès.



L'Histoire,

par Xomin

Quand les Tchétchènes combattaient les partisans blancs aux côtés des bolchéviks

Nos lecteurs ne trouveront pas, cette décade, la chronique du professeur Bernard Lugan «L'Histoire à l'endroit». Je veux ici leur présenter les excuses du «Libre Journal» pour cette absence et en expliquer les raisons.

On connaît les positions du professeur Bernard Lugan relativement aux divers points chauds de la planète où l'Occident affronte l'Islam.

Cette semaine, il y revenait à propos de la Bosnie et de la Tchétchenie.

Cependant, il apparaît qu'en raison de divergences d'appréciation au sein de la famille nationaliste, le débat sur ces questions risque de terme, en s'envenimant et en prenant un tour personnel, de porter atteinte à notre unité qui, plus que jamais, a besoin d'être renforcée.

C'est dans cet esprit que le professeur Lugan et moi-même, conformément à la discipline du compromis nationaliste, avons résolu de renoncer à publier cette chronique.



entraîner l'Empire osmanli aux côtés de l'Allemagne dans la guerre contre les pays de l'Entente.

L'objectif des forces que représentent Parvus et Ganetsky est à l'évidence de détruire les empires coloniaux français, anglais, italien et russe.

De fait, le premier acte des Bolcheviks sera, le 3 mars 1918, la signature du Traité de Brest-Litovsk dont l'article IV impose aux Russes d'évacuer la Transcaucasie et l'Asie Centrale.

Aussitôt, les armées du sultan de Constantinople envahissent l'Arménie sous juridiction russe depuis 1828.

Car, non contents d'avoir, avec la complicité des Tchétchènes, assassiné trois millions d'Arméniens et de Grecs de Turquie et d'Anatolie, les islamistes de Constantinople projettent d'en faire autant en Transcaucasie.

A peine signé le traité de Batoum, l'Armée islamiste, qui, depuis le Traité de Brest-Litovsk, contrôle la partie nord de l'Iran, attaque les Russes blancs de Koltchak en Asie Centrale et ceux de

Denikine dans le Nord-Caucase. Deux cent trente mille Arméniens de Transcaucasie et soixante-dix mille d'Iran sont trucidés par les Turcs, Azéris, Adjares, Tchétchènes et autres composantes de la Division Sauvage.

Israel Helphand, artisan du traité de Brest-Litovsk, Adolf Joffe, chef du département "Asie Centrale" du Comité central du PCUS et ambassadeur en Allemagne, Karl Sobelsohn, dit Radek, chef du département "Europe" du Commissariat aux Affaires étrangères de l'URSS, Léon Karakhan, chef du département "Orient" du même commissariat, Léon Davidovitch Bronstein, dit Trotski, et Grigori Brilliant, dit Sokolnikov, commissaire politique de l'Armée rouge, sont les responsables avérés de ce génocide conforme à la stratégie bolchevique de "l'écharpe verte" consistant à soulever les peuplades islamistes contre l'Angleterre et la France. Israël Helphand est le financier de ces bouchers ainsi qu'en témoigne un télégramme daté du

En 1917, dans l'Europe ravagée depuis trois ans par la Grande Tuerie, éclate la révolution bolchevique financée entre autres par la "Deutsche Connexion Bank" d'Israel Lazarevitch Helphand, dit "Parvus", et Jacob Fürstenberg, dit Yakov Ganetsky.

Ces deux personnages sont les intermédiaires entre l'Allemagne et les islamistes du Comité Union et Progrès qui ont pris le pouvoir à Constantinople le 23 juillet 1908 qui finira, au nom du "Djihad", par



autrement

14 juillet 1917 : *"Nous avons transféré à votre nom par l'entremise de M. I. Ruchver, magistrat-instructeur, cent quatre vingt mille Marks pour vos dépenses en Finlande. La différence est à votre disposition pour l'agitation contre l'Angleterre et la France. Les lettres de Malyanik et Stelkov ... seront considérées."*

Signé : Parvus.

Dans le cadre de la même stratégie, après l'armistice de novembre 1918, la "Ligue pour la révolution islamique" fut installée à Berlin et confiée à Talaat, ministre de l'Intérieur de l'Empire ottoman. Responsable du génocide des Arméniens et des Grecs d'Anatolie en 1915, Talaat, réfugié dans la capitale allemande, était devenu créature de Joffe, Radek et Karakhan. Sous leur influence, la "Ligue" allait inspirer et financer toutes les révoltes musulmanes anti-occidentales de l'Entre-deux-guerres :

- la guerre menée par Atatürk en Anatolie, de 1919 à 1923, contre les Alliés afin d'empêcher l'application du Traité de Sèvres qui consacrait la reconquête de l'Anatolie par les Arméniens et les Grecs ;

- la guerre du Rif (1919-1934) menée par Abd-El-Krim contre la France et l'Espagne ;

- la guerre afghano-britannique de 1919-1923 ;

- la révolte irakienne contre les Anglais (1919-1932) ;

- la rébellion senousiste en Libye contre les Italiens (1919-1934) ; - la révolte syrienne contre les Français (1919-1927).

C'est dans ce contexte géostratégique qu'il faut situer la guerre civile russe de 1918-1921. Exaspérés par les persécutions religieuses, le génocide entrepris par les Bolcheviks dès novembre 1917, le massacre de la famille impériale à Iékatérinbourg et le traité scélérat de Brest-Litovsk, les Russes se révoltent sous la direction de Koltchak, Semionov, Alexeïev, Kornilov, Denikin et Ioudenitch.

En janvier 1919, les partisans blancs de Denikin sont sur le point de l'emporter. Ayant repris Vladikavkaz enlevé par les Tchétchéno-Bolcheviks

aux Cosaques du Terez, libéré les bassins du Don et du Dniepr moyens, puis Voronej, Koursk, Orël, ils campent aux portes de Toula, à 250 km de Moscou.

C'est là que les partisans blancs seront poignardés dans le dos par une coalition musulmane formée en un "comité de défense" au sein duquel on trouve, alliés aux Bolcheviks, les Tchétchénes constitués en régiments de la Ch'aria et en Armée Islamique.

Le coup de poignard tchéchéne dans le dos de Denikin est tragique dans ses conséquences : les Bolcheviks reprennent Orël et Voronej, Khar'kov et Kiev, puis Tsaritsyne et Rostov.

Ce qui reste de l'armée blanche sera littéralement exterminé par les Tchétchénes sur la route de la Mer Noire.

Les troupes de Koltchak, quant à elles, sont repoussées par les Bolcheviks. Harcelées par les Tatars, Kirghizes et autres musulmans d'Asie Centrale, elles seront écrasées par l'Armée rouge et leur chef, trahi par la légion tchécoslovaque, sera fusillé le 7 février 1920.

Après la bolchevisation de la Transcaucasie, les Arméniens de Transcaucasie et d'Iran sont massacrés par les Turcs, les Azéris, les Tchétchénes, les Adjares, les Ingouches et les Iraniens en application du Traité de Kars (13 octobre) signé entre la Turquie et l'URSS.

C'est Jacob Fürstenberg, financier, avec Israel Helphand, de la révolution bolchevique, qui, au nom de l'Union soviétique, signa ce traité porteur de mort.

Aujourd'hui, les mêmes forces sont à l'œuvre derrière les récents événements.

Les Azéris, qui ont tué au moins quarante mille Arméniens depuis 1988, agissent de concert avec les Tchétchénes en rébellion contre les Russes, les Abkhazes dressés contre la Géorgie, les Ingouches affrontés aux Ossètes et les groupes islamistes du Tadjikistan.

Cette véritable offensive musulmane généralisée contre la Russie, comparable à celle qui suivit le Traité de

Brest-Litovsk, s'éclaire d'une lumière inquiétante à la lecture d'une étrange vaticination du patriarche orthodoxe de Constantinople, Basile III, datée de septembre 1929 :

"Seul le Tsar pouvait empêcher que les prédictions ne s'accomplissent."

La bataille d'Armageddon, le combat de l'Apocalypse, les chevaux blancs, l'Hydre à sept têtes et aux sept couronnes. L'Hydre verte !

Du sang sur la tunique blanche !

Les deux fous de Sarajevo.

Nul n'a compris que l'Hydre verte avait armé le bras du Serbe.

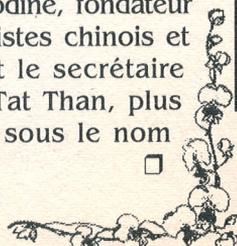
Le cerveau est aux terres glaciales.

Si les tentacules s'étendent et se ramifient sur le monde, Sainte Russie, barrière de l'Europe, soutien de l'Eglise, si tu cèdes, les cavales de Tamerlan se baigneront aux rives de Bretagne."

"L'Hydre verte" qui a "armé le bras du Serbe" semble faire allusion, d'une part, au fait que le revolver de Gavrilo Prinzip, qui tua l'archiduc d'Autriche-Hongrie à Sarajevo le 28 juin 1914, avait été fourni par des musulmans bosniaques ; d'autre part, à la "Société du Dragon vert", organisation occulte orientale qui disposait de deux succursales européennes : l'une à Constantinople, où se tint, en juin 1914, le congrès sionisto-islamique dont nous avons parlé dans notre article sur l'attentat de Sarajevo (Helphand-Parvus se trouvait à Constantinople à cette date), l'autre à Stockholm, siège de la banque d'Helphand et Fürstenberg, financiers de la révolution bolchevique.

Le siège central du "Dragon vert" se trouvait en Chine, où se succéderaient comme ambassadeurs soviétiques, entre 1922 et 1927, ... Joffe et Karakhan, signataires du Traité de Brest-Litovsk et promoteurs de la stratégie de l'"écharpe verte".

Ces deux "diplomates" appuyèrent l'action de l'agent bolchevique Michel Grusenber, dit Borodine, fondateur des partis communistes chinois et vietnamien et dont le secrétaire s'appelait Nguyen Tat Than, plus connu aujourd'hui sous le nom d'Ho Chi Minh. □



Sous mon béret

Les capitaines

Le "Trinidad de Santa-Fe" traçait un sillage parfait entre Bilbao et la Barbade. Port-containers sous pavillon panaméen, il transportait le rhum des îles et les œuvres complètes traduites en espagnol du redoutable Bernard Evi Henri. La mer était d'un bleu métallique mélangé à l'argent de l'horizon. Sur le château arrière, le Capitaine Ramirez savourait le premier cigarillo de la journée dont les volutes aigres-douces s'accrochaient aux pales du ventilateur par des arabesques grisâtres. C'était son dernier commandement après trente-cinq années de services plus ou moins loyaux auprès de la Copacoba (Cie panaméenne de convois de bananes). Une longue théorie de ports, de quais sales, d'hôtels pourris, et de femmes brunâtres défilaient dans sa tête comme autant de souvenirs à goût de sucre, de vanille et de téquila. Il lissa sa fine moustache, trait d'ébène sur un visage d'airain. Sa gourmette tintinnabula lorsqu'il relança le balancement du rocking-chair par un coup de pied vigoureux. Alors vint le choc. Soudain. Violent. Il roula sur la moquette entre les bouteilles de gin et le jeu de dames. L'homme de quart avait coupé les machines et la sirène hurlait dans les nuages de vapeur. "Voie d'eau à l'avant", hurlait-il. Ramirez se pencha sur le bastingage. Les éructations d'un individu poupin aux mains gercées montèrent dans les bourrasques qui soufflaient à des milliers de kilomètres des côtes. "Excusez-moi, je ne vous avais pas entendu ! Il est vrai que je nageais très vite, sur le dos. Dites, votre coque est un peu rouillée. D'ailleurs, vous coulez. Venez avec moi !" Le cargo s'enfonça dans les abysses avec un gargouillis tumultueux. "Avez-vous de quoi vous raser ?" demanda le nageur. "Ici l'hygiène est fondamentale. De toute façon, il y a des lames de fond." Ainsi le Capitaine Thon rencontra-t-il le Capitaine Ramirez et son équipage. Ils avancent depuis, dans un peloton parfait vers la mer des Sargasses, prenant au passage autostoppeurs aigris et candidats malheureux aux élections. Ramirez nage la tête très haute. "Je mangerais bien des Pibales", dit tous les soirs le Capitaine avant de s'endormir dans le creux d'une vague (toujours la même) où il se blottit en grattant ses pieds palmés.

Jospeh Grec

Stratégies

par Henri de Fersan

Inde : le géant oublié

L'Inde, c'est le moins que l'on puisse dire, ne fait pas la une de l'actualité. Ce géant démographique qui, dit-on, sera plus peuplé que la Chine en 2040, ne semble pas intéresser la presse. A titre d'exemple, *Le Monde* qui, paraît-il, serait un journal phare dans le domaine des relations internationales n'a pas consacré un seul article de fond à ce gigantesque pays durant les années 1993 et 1994.

Tentons de réparer cet oubli de taille, car ignorer l'Inde, son poids, sa force militaire, son essor économique et scientifique et sa guerre au Cachemire revient à oublier un sixième de l'humanité.

Née de la scission de l'Empire des Indes (Pakistan, Bangladesh, Sri-Lanka et Myanmar, l'Inde est vaste comme six fois la France, pour une population quinze fois plus nombreuse (850 millions d'habitants).

Elle compte seize villes de plus d'un million d'habitants dont deux mégapoles de plus de dix millions (Bombay et Calcutta). Cette multitude a inspiré en 1973 à Jean Raspail son ouvrage prophétique *Le Camp des Saints*, décrivant l'invasion de l'Occident par les miséreux du Tiers-Monde. La diaspora indienne est considérable et influente : 12,7 millions d'âmes.

En pourcentage, les immigrés indiens sont majoritaires à l'île Maurice (65%) et au Guyana (50%) ; très puissants aux Fidji (45%), à Trinidad et Tobago (35%), au Népal (20%) ; fortement présents dans les Emirats arabes unis (13%), en Malaisie et à Singapour (7%), au Sri-Lanka (6%).

Enfin, ils constituent 1,5% de la population de la Grande-Bretagne.

Cela ne va pas sans quelques problèmes avec les indigènes. Discriminés aux Fidji, chassés d'Ouganda en 1971 (ce qui entraîna une crise économique majeure dans ce pays où les Hindous avaient le quasi-monopole du commerce), les Indiens rencontrent également des difficultés d'intégration en Angleterre. En outre, leurs élites ont tendance à s'exiler, ce qui affaiblit le pays d'origine et soulève des difficultés dans les pays d'accueil où le secteur tertiaire est de plus en plus sujet au sous-emploi. Ainsi, alors que les effectifs sanitaires sont remarquablement bas pour un pays aussi vaste et aussi peuplé, un médecin indien sur dix exerce à l'étranger et notamment dans les pays anglo-saxons où le chômage frappe fortement les professions médicales, ce qui n'améliore pas les relations inter-communautaires. Classiquement, la politique étrangère de

l'Inde vise essentiellement à la protection de ses ressortissants et au maintien de sa suprématie dans sa sphère d'influence et notamment dans l'océan Indien, surtout face à son grand rival, le Pakistan.

Depuis 1947, l'Inde a connu quatre guerres dont trois contre le Pakistan (1947, 1965, 1971) et une contre la Chine (1962).

L'Inde fut également l'un des rares pays au monde à avoir pu annexer des territoires indépendants avec l'accord explicite ou tacite de l'ONU.

Ce fut le cas de la principauté d'Hyderabad en 1948, des comptoirs français en 1954, des comptoirs portugais en 1961 et de la principauté du Sikkim en 1975. Cela étant, la "Pax India" est une illusion. Déchirée par les rivalités ethniques, les antagonismes de caste et surtout les divisions religieuses, cet immense pays surpeuplé est en état de guerre civile endémique. Le danger principal résidant dans les haines religieuses inexpiables qui agitent les sikhs au Kalistan, les musulmans aux frontières pakistanaïses, les bengalis dans l'ex-Hyderabad.

Selon les experts (mais on se demande depuis la guerre du Golfe ce qu'il faut penser de ces évaluations...), l'Inde se serait dotée, pour assurer sa pérennité, d'une armée classée... quatrième du monde. **A suivre.**



Paroles d'un homme libre

par Bernard Antony

L'exemple du père de Foucauld

L'Islam représente aujourd'hui, du cap Trafalgar à la Chine, un milliard d'hommes ; dans vingt ans, ce sera le double.

Au-delà de ses références immuables et de ses constances, il présente de telles différences de rite, de culture, de race que le considérer comme un bloc homogène serait une lourde erreur, et lui déclarer la guerre une folie. Loin de commettre cette erreur, la politique de nos rois très chrétiens, même lors des Croisades, a toujours été pragmatique. Nous pouvons le méditer et dégager le meilleur... et, hélas, le pire...

Le pire fut l'alliance, contre Charles Quint, de François Ier avec le Sultan. Ce fut le traité des capitulations en 1536 et l'abandon de Nice, en 1543, aux abominations de la soldatesque barbaresque.

Ces journées sonnèrent le glas de la chrétienté politique.

Le meilleur, ce fut la constance de nos rois qui, toujours, dirent au Sultan : nous sommes votre ami, mais ne touchez jamais aux chrétiens !

Ainsi, par exemple, après les immenses massacres de 1862 au Liban, la flotte française put sauver les maronites du génocide total.

Cette saine politique de fermeté n'est, hélas, plus suivie aujourd'hui par les Etats décadents d'une Europe apostate.

Il ne s'agit donc pas de guerroyer contre le monde musulman mais de reconquérir son respect par une politique de fermeté, de respect des intérêts et d'application réciproque de la tolérance religieuse.

Les Etats musulmans appliquent les principes de préférence nationale et n'accordent jamais à leurs immigrés d'autres droits que celui de très stricts contrats de travail. Les musulmans, je l'ai maintes fois vérifié, au Liban et ailleurs, ont du respect pour les chrétiens qui se respectent, qui sont solidaires, forts et justes. Il ne faut pas confondre notre refus de l'invasion islamique et le refus d'accorder aux musulmans le respect des droits légitimes qui sont les leurs

quand ils sont depuis des siècles sur leurs terres.

Ainsi, la Bosnie est peuplée de trois composantes principales : des Serbes d'origine orthodoxe mais déchristianisés par le communisme (5 % de baptisés) représentant 35 % de la population, des Croates catholiques (17 %) et des musulmans (45 %).

Ces musulmans sont slaves, comme les Croates et les Serbes, mais leurs ancêtres furent convertis à l'islam sous la dictature turque. Ils sont monogames, buveurs de vin, mangeurs de porc et étaient très oublieux de leur religion.

En 1992, quand éclatèrent les premiers troubles en Bosnie, je jetais à Strasbourg un cri d'alarme car je prévoyais alors qu'expulsés de chez eux les musulmans bosniaques, devenant par la force des choses des répréhensibles vindicatifs, allaient subir un processus de "palestinisation". Deux ans après mes avertissements, l'expression a désormais cours.

Comme l'a excellemment observé dans *Rivarol* Camille-Marie Galic, qui connaît parfaitement la question, on vit alors ceux qui se réjouissaient des malheurs de la Croatie "fasciste" pleurer sur le sort de Sarajevo en laquelle ils voyaient un modèle de cosmopolitisme.

Si les Serbes n'avaient le soutien de tous les communistes, et notamment de *l'Humanité* et du triste cardinal progressiste de Bruxelles, Monseigneur Godfried Danneels, on aurait certes tendance à être circonspect en voyant l'engouement pour la Bosnie de Bernard-Henri Lévy, l'idéologue saltimbanque de la philosophie de quatre sous. Mais la raison politique ne peut se contenter de jugements réactifs.

Le crédit acquis par notre juste position sur l'Irak et la Palestine auprès des Etats musulmans sur lesquels on pourra un jour s'appuyer pour négocier le retour des immigrés serait gravement entamé si l'on acceptait de cautionner l'expulsion massive de Bosniaques vers des camps du désespoir en Croatie, en Autriche, en Hongrie. Ce serait là fournir un nouveau ter-

reau fertile à la radicalisation islamique et au terrorisme au cœur de l'Europe. Jusqu'ici, la sagesse de l'allié croate a empêché les Bosniaques de s'adonner aux chants des sirènes venues de Persé ou d'Arabie. Les jeunes femmes de Bosnie n'ont guère de goût pour le voile islamique et les quelques moudjahidines venus d'ailleurs pour combattre les Serbes repartent dépités devant la foi musulmane incertaine d'un vieux peuple européen. Mais il ne faudrait pas que la guerre s'éternise car, au cœur des Balkans, le fanatisme serbe, historiquement soutenu par la gauche maçonnique et anticatholique et qui nous a déjà portés à la guerre de 14-18, attiserait alors les feux de l'Islam.

C'est avec intelligence et fermeté, sur la base de la réciprocité, qu'il faut conduire nos relations avec l'Islam.

Chez nous, il faut immédiatement en finir avec une politique d'immigration qui conduit à la libanisation de notre pays.

Des Etats musulmans qui financent les mosquées en France il faut exiger la reconstruction des églises dans les vieilles terres chrétiennes d'Orient ou du Maghreb.

Il faut que ces Etats renoncent à interdire la conversion au christianisme (que la Charia punit de mort).

Il faut qu'ils cessent, comme en Egypte, de persécuter les chrétiens qui n'adoptent pas l'islam.

Il faut ne pas accepter le port du voile islamique en France, tant que l'habit religieux chrétien sera interdit dans presque tous les pays d'islam.

Sur un plan chrétien, enfin, il faut ne pas renoncer à montrer aux musulmans que, si leur religion manifeste le respect de la Toute-Puissance divine, la religion chrétienne manifeste, ô combien plus pleinement, l'amour de Dieu pour ses créatures.

Renoncer, en effet, à expliquer aux musulmans que le Christ, Fils de Dieu, est venu pour la rédemption de tous serait déjà apostasier.

Méditons la parole du Père de Foucauld : "Ces peuples seront chrétiens ou nous chasseront." □

Dieu ou César

par Jacques Houbart

Le veau d'or

Nos contemporains sont si peu informés de ce temps - notamment par les clercs dont ce devrait être *a priori* la tâche - au sujet de la rupture dramatique entre Dieu et César que certains événements majeurs leur deviennent complètement inintelligibles. Il en est ainsi, par exemple, de la nouvelle politique concoctée par la gauche américaine de Bill Clinton avec la gauche israélienne encore au pouvoir à Tel Aviv. D'innombrables naïfs dans le monde se demandent pourquoi, après tant de souffrances, de luttes, d'espairs, ces deux partenaires ont remis en selle le pâle assassin Arafat et créé au Proche-Orient les conditions d'un bain de sang plus cruel que les précédents. Il faut qu'on sache qu'en Israël aussi, aux premières loges, des observateurs honnêtes commencent à ouvrir les yeux.

Depuis la création de l'Etat d'Israël par l'ONU, après l'holocauste de la seconde guerre mondiale, il n'y eut pas, durant de longues années, de véritables contradictions entre la communauté israélienne et celle des "juifs organisés" d'Amérique, lesquels éprouaient envers l'Etat nouveau, héritier de la tradition biblique, un sentiment religieux et patriotique. Dans la dernière période, pourtant, la montée en puissance de la communauté américaine a été considérable et l'on a constaté d'importantes dérives, supportées par Israël, car les juifs américains ont acquis désormais une influence politique considérable et contrôlent largement les médias US. Sous Clinton, après dévoilement de sa politique au Proche-Orient, la rupture vient de se produire. La presse d'Israël fait entendre sa voix.

Le 2 septembre 1994, *Maariv* a publié deux articles, l'un de Avinoam Bar-Yosef sur "Les juifs qui dirigent la cour de Clinton" et l'autre de Ben Kaspit sur "Le blan-

chissage juif de l'argent de la drogue".

Dans la première enquête, Avinoam Bar-Yosef indique que, plusieurs semaines avant la publication de celle-ci, le rabbin de "Adath Yisrael", synagogue de Cleveland Park, à Washington, a dédié son sermon du sabbat au foyer culturel et politique que les juifs ont fondé en Amérique. "Pour la première fois dans l'histoire américaine, a-t-il affirmé, nous n'avons plus le sentiment de vivre dans la diaspora. Les Etats-Unis ne sont plus dirigés par un gouvernement de Gentils mais par une administration où les juifs participent à la décision à tous les niveaux." Et l'auteur de l'article précise que, s'il est vrai que, sous Carter ou Nixon, des politiciens juifs ont exceptionnellement joué un rôle, les juifs "pieux" étant écartés, "le tableau est maintenant radicalement différent".

Le *briefing* matinal stratégique qui permet au président de prendre connaissance du rapport livré par des agents de la CIA, avec mention des sources et photos de satellites, est fourni également à cinq responsables : au vice-président Al Gore, au conseiller de la Sécurité nationale Anthony Lake, au chef du personnel de la Maison Blanche Leon Penta et à deux responsables baptisés "chauds juifs", le conseiller délégué de la Sécurité nationale, Samuel Berger, et le conseiller de la Sécurité nationale auprès du vice-président, Leon Perth. Mais l'auteur de l'article israélien souligne que cette situation n'est pas exceptionnelle. Au Conseil national de sécurité, sept des onze responsables sont juifs, et placés dans les postes sensibles. Le bureau présidentiel est "plein de juifs chauds". Deux des membres du cabinet sont juifs et il faut prendre en compte "la longue liste des responsables juifs de premier plan au

Département d'Etat". Qu'est-ce qui inquiète cet observateur israélien, lui-même de premier plan, qui connaît personnellement plusieurs des personnages mentionnés ? C'est que cette communauté juive américaine si bien intégrée et si puissante a dangereusement dérivé. C'est devenu avant tout, hors de toute référence spirituelle, une riche oligarchie qui savoure ses dividendes. Par exemple, les "fidèles" de la synagogue de Washington "Adath Yisrael" représentent, selon l'auteur, "the crème de la crème of Washington society" (fr. dans le texte), responsables de l'administration, avocats à succès ou riches hommes d'affaires. "Pour une simple fête religieuse, le droit d'entrée est de 1 000 \$." C'est que maintenant, avec l'installation du "Jewish power", la fréquentation de la synagogue est un tremplin social ; c'est là qu'on rencontre de riches fiancées, les vedettes de la TV, ceux qui ouvrent les portes de la politique, de l'industrie cinématographique, des galeries de tableaux, des maisons d'édition et des grands laboratoires de recherche scientifique.

De fait, chez ces nouveaux juifs, la foi de leurs pères semble "démonétisée" et la patrie biblique doit rentrer dans le système. Ils pensent toujours que le lien entre les Etats-Unis et Israël est fondamental, mais la hiérarchie est inversée : "Si Israël veut que l'Amérique soutienne tous ses intérêts, il doit aussi coordonner ses démarches avec les nôtres, quand cela touche aux intérêts fondamentaux des Etats-Unis, m'a dit cette semaine un des principaux responsables américains", écrit l'auteur. Il se trouve, malheureusement, que les intérêts fondamentaux des Etats-Unis de Clinton ne sont aujourd'hui que ceux du "Veau d'or"...

A suivre.

De guerre lasse

par Nicolas Bonnal

La mort de Guy Debord

Guy Debord est mort, et avec lui son mystère. Lui qui aimait tant la phrase de Shakespeare "Nous sommes faits de la même étoffe que nos rêves" a vécu comme dans un rêve précisément, à la lisière de la Société du Spectacle. Debord était l'héritier des avant-gardes artistiques qui voulaient en finir avec la société bourgeoise. Mais il était plus que cela : un classique, un ascète de la phrase impeccable, un ciseleur de la prose française, digne des auteurs du Grand Siècle. Etrange marxiste familier de Sun Tze, d'Omar Khayyam et de Balthazar Gracian, lecteur de Retz et de Clausewitz, Debord a tenté "en vain" d'expliquer notre monde. Un monde de falsification et d'illusion, conséquence de la toute-puissance marchande et de l'aliénation technologique. Implacable critique de l'aliénation, Debord est l'auteur *indispensable* pour comprendre la société qui s'est créée à partir de 1945 ; société ébauchée dans l'Entre-deux-guerres sous les deux formes spectaculaires concentrée

et diffuse (totalitaire et américaine) et qui s'est imposée depuis sous sa forme la plus redoutable, la forme intégrée, en France et en Italie.

Deux passages de son *Panegyrique* me hantent : celui où il évoque Paris, ville irrémédiablement détruite et souillée sous la Ve République à coups de constructions néo-bourgeoises et de grands travaux : "Quand la ville a été saccagée, et détruit intégralement le genre de vie qu'on y avait mené, ce qui arriva à partir de 1970". "Fourmilière d'esclaves motorisés", étouffé par son périphérique, Paris a payé au prix fort ses émeutes d'hier. "Ses révolutions toujours recommencées n'avaient que trop inquiété et choqué le monde", écrit notre auteur qui ajoute qu'ainsi le programme des Girondins visant à raser Paris est enfin accompli... On lira à ce propos avec intérêt *L'Histoire du vandalisme* de Louis Réau, qui démontre, si besoin en était, que notre époque si respectueuse de son passé n'a rien à envier à Gengis Khan.

Avant de disparaître (peut-être pas dans le sens que l'on croit : car est-il bien mort ? Et s'il est mort, s'est-il, comme ses subits amis posthumes, suicidé ?), Debord a essayé de fuir ; or, martèle-t-il dans un alexandrin : "Dans un monde unifié, on ne peut s'exiler". Après des années d'errances hauturières, je peux moi-même le certifier.

Debord évoque enfin son goût du vin et des bières ; et d'ajouter qu'en vertu des réglementations "la majorité des vins, presque tous les alcools et la totalité des bières dont j'ai évoqué ici le souvenir, ont aujourd'hui entièrement perdu leur goût". Et, effrayé et amusé à la fois, il témoigne : "De mémoire d'ivrogne, on n'avait jamais imaginé que l'on pouvait voir des boissons disparaître du monde avant le buveur". Si fait, cher maître : les ivrognes dionysiaques, rabelaisiens ou taoïstes sont condamnés à disparaître, quand ils ne l'ont déjà fait. A l'oracle "Trink" de la Dive Bouteille, nos maîtres ont répondu nûment : "Drink Coke". □

OFFREZ UN ABONNEMENT COURTOIS D'UN AN

Je suis abonné au "*Libre Journal*",

et je verse 399 F pour offrir UN abonnement courtois d'un an à :

M.....

et je verse 699 F pour offrir TROIS abonnements courtois d'un an à :

M.....

M.....

M.....

et je verse 999 F pour offrir CINQ abonnements courtois d'un an à :

M.....

M.....

M.....

M.....

M.....

Je désire que mon nom soit communiqué au bénéficiaire oui non
Chèques à l'ordre de SDB, 139 boulevard de Magenta, 75010 PARIS.



Les Provinciales

par Anne Bernet



André Gide l'immoraliste démodé

L'enfance a ses formules magiques dont elle se berce et auxquelles elle attribue de mystérieux pouvoirs ; un jour vient fatalement qui la désabuse et réduit les incantations précieuses à une suite de mots sans queue ni tête. L'adolescence, jusqu'à ces dernières années, avait André Gide. Lui aussi avait de belles formules qui semblaient recéler toute la sagesse humaine ; lui aussi promettait des clefs qui ouvriraient

des portes, pas toujours étroites, sur de prodigieux royaumes. En cela, Gide fut un maître.

Quiconque s'est enchanté de la prose gidienne entre sa quinzième et sa vingtième année serait sage de ne jamais y revenir. Pour le lecteur adulte, passée l'admiration pour les jeux élégants du style, il ne reste rien de l'enchantement ; Gide devient semblable à ces bijoux des bazars orientaux que l'on avait pris pour les trésors de la reine

de Saba. Gide, à moins que ce ne soient ses lecteurs, vieillit mal.

Quant à la nouvelle génération, on lui a montré tant de choses que les audaces de ce parpaillot hanté par le péché, lui paraissent bien fades. Aujourd'hui, Gide ne provoquerait plus ni passions ni scandales ; il passerait parfaitement inaperçu : triste sort pour un homme aussi égocentrique !

Le grand malheur qui métamorphosa la vie d'André Gide se situe aux environs de sa onzième année : c'est la mort prématurée de son père, emporté par la tuberculose en 1880. Paul Gide, né dans un bastion traditionnel du protestantisme français, les Cévennes, d'un milieu simple et laborieux, était un brillant juriste parvenu jeune encore à la prestigieuse chaire de droit romain en Sorbonne. Cela n'aurait pas dû le porter à plaisanter ; or, le professeur Gide était le caractère le plus primesautier qui se puisse rêver et il avait entretenu avec son fils unique des relations propres à épanouir un enfant renfrogné, triste, solitaire, acrimonieux et même volontiers méchant. Hypernerveux, André avait besoin d'une atmosphère détendue et indulgente. Elle lui manqua brutalement au décès de son père. Gide va dès lors être élevé par sa mère, huguenote rouennaise, riche bourgeoise, dévorée de crainte et d'ambitions maternelles ; l'excellente femme passe de la plus

excessive sévérité au laisser-aller complet. Gide, qui a horreur de l'école, du collège et de la fréquentation des autres enfants, dont il est le souffre-douleur, va s'inventer, jusqu'à y croire lui-même, toutes sortes de maux qui le dispenseront d'étudier. Une fois pour toutes, cet aimable gamin a décrété : "Je ne suis pas pareil aux autres." Encouragé dans cette opinion, l'adolescent, qui se désintéresse du monde extérieur, va commencer à examiner l'unique sujet qui lui paraît digne de se soucier : lui-même. En 1886, il entame le plus narcissique des journaux intimes. Bachelier en 1889, il passe au stade suivant : écrire son premier livre ; ce seront *Les Cahiers d'André Walter*.

Entre deux citations de la Bible, André Walter-Gide se regarde complaisamment le nombril tout en songeant à épouser sa cousine Emmanuelle. Emmanuelle, qui se défie des sentiments d'André, en épouse un autre. Elle en meurt ; et Walter, désespéré, succombe à son tour, après être devenu fou. Publiés à compte d'auteur, *Les Cahiers* sont envoyés à tous les écrivains à la mode. Maurras en donne une critique féroce ; les autres ne critiquent pas et se bornent à remercier de l'envoi en termes très vagues, voire franchement consternés. Mais cet échec a introduit Gide dans le milieu littéraire. Il a la chance d'être riche, rentier et de pouvoir écrire et publier même ses pires âneries.



Suivent coup sur coup d'effroyables poèmes, *Le Traité du Narcisse*, le très symboliste *Voyage d'Urien* et *La Tentative amoureuse* où Luc essaie d'être épris de Rachel, n'y parvient pas, s'ennuie et la quitte... La plupart des lecteurs l'ont déjà quitté depuis longtemps ! Mortellement prétentieux, mortellement ennuyeux, tels sont les débuts de Gide.

Sa seule originalité se borne à truffer son texte de "oh !" "ah !" "ô" aussi pathétiques que ridicules... Ce défaut subsiste encore dans *Les Nourritures terrestres* où on le surprend à s'écrier à maintes reprises ou à prendre les objets les plus ordinaires à témoin de ses éblouissements.

En 1893, Gide va faire l'expérience de sa vie ; il part pour l'Afrique du Nord en compagnie d'un ami. C'est la première fois qu'il voyage sans sa mère. C'est également lors de son étape à Sousse qu'il va comprendre ce que son ami Oscar Wilde avait deviné depuis belle lurette : la chasteté de Gide tient moins à ses principes religieux qu'à son horreur physique du corps féminin. Il est proprement violé dans une oasis par un beau berger...

Alors que, gêné, il s'essaie à des plaisirs plus orthodoxes, Maman arrive, chasse la fille et accueille à bras ouverts le beau berger. Mme Gide ne sait pas que les garçons peuvent être plus dangereux que les femmes... Malgré son mariage, blanc, en 1894, avec l'une de ses cousines, Gide, à mi-voix d'abord, puis ouvertement, va revendiquer ses goûts particuliers. Une bonne part de

son œuvre sera une apologie de l'homosexualité.

En 1895, année de la mort de sa mère, il publie *Paludes*, passionnantes aventures du nommé Tityre, qui pêche vainement à la ligne du haut d'une tour au milieu de marais. C'est, paraît-il, une satire du milieu littéraire ; c'est toujours mortellement ennuyeux. Et puis, d'un coup, Gide renonce à ses pédantes préciosités. Sans doute le décès de sa mère n'y est-il pas étranger, qui lui arrache ce cri : "Gouffre d'amour, de détresse et de liberté !" Liberté ! Maître-mot désormais : il entame la rédaction des *Nourritures terrestres*, bientôt suivies des *Nouvelles Nourritures terrestres*.

Il y a gros à parier que nombre des jeunes lecteurs de Gide, fascinés par les *Nourritures*, n'ont absolument pas compris lors de leur première lecture de quelle sorte de passion se rassasient le mystérieux Ménalque, son disciple anonyme et le beau Nathanaël dont le prénom a déjà valeur incantatoire.

Malgré l'avertissement du titre, il est facile aux innocents d'imaginer une initiation mystique et intellectuelle. *Les Nourritures*, apologie de la pédérastie, n'intéressent personne. Ce qui retient les adolescents est ailleurs : magie des mots, indéniable : "Nathanaël, Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur !" ; magie des images qui mêlent l'Orient, l'Italie, ces pays de soleil propices à toutes les évasions ; éclaboussement de couleurs, de senteurs, de mirages. Appel à la révolte auquel aucun adolescent n'est sourd. Gide-Ménalque se voyait en sata-

nique corrupteur de la jeunesse, ce qui était exagéré. Il fut plutôt le dispensateur d'une philosophie sans consistance mais magnifiquement présentée : "Chaque désir m'a plus enrichi que la possession toujours fautive de l'objet de mon désir". "Ce fut un printemps qui ne vint jamais mais nous avons assez vécu pour savoir que seul ce que nous n'avons pas eu nous reste !" "Nathanaël, les sources seront où les feront couler nos désirs !" "Nathanaël, ne sépare pas Dieu de ton bonheur !" A les relire, on s'aperçoit que ces merveilleuses phrases ne veulent rien dire ou si peu... Sur l'instant, les *Nourritures* ne dépasseront pas un tirage confidentiel ; tout comme, en 1902, un roman, *L'Immoraliste*, où Gide dit clairement ce qu'il est. A l'approche de la cinquantaine, l'écrivain se navre d'être si peu connu et reconnu.

Et puis, en 1908, c'est la fondation de la NRF et la notoriété qui s'ensuit. La parution, l'année suivante, d'une bluette, *La Porte étroite*, apporte enfin le succès tant attendu. Le public découvre Gide protestant auteur d'un roman correct. C'est par ce biais que l'œuvre déjà publiée et celle à venir vont connaître la célébrité.

Des *Faux-Monnayeurs* aux *Caves du Vatican*, où quelques dévôts catholiques (on sent le parpaillot qui pointe son nez !) s'imaginent que le pape est séquestré dans les sous-sols de la basilique Saint-Pierre, Gide va s'amuser à scandaliser, par plaisir. Ce fils à maman hurle "Familles, je vous hais !"

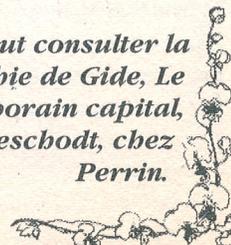
dans l'espoir de choquer. Il y réussit et s'en réjouit. Lorsque Henri Massis dit de lui : "Il n'y a qu'un mot pour définir un tel homme, mot réservé et dont l'usage est rare, car la conscience dans le mal, la volonté de perdition ne sont pas si communes, c'est : démoniaque.", on imagine Gide ronronnant de joie. Démoniaque ou pas, il est écouté et respecté, parfois jusqu'à l'égarement ! Un homme politique, en 1915, ne lui propose-t-il pas de s'occuper d'un cours de préparation militaire pour garçons de quinze à dix-huit ans ! Dans un sursaut d'honnêteté, Gide refuse cette charge digne du supplice de Tantale... Son voyage au Congo, en 1925, dont il rapportera des jugements très durs sur le colonialisme français, son attirance pour le communisme, qui ne survivra pas à un séjour somptueux à Moscou en 1936, prouvent à quel point il est devenu une personnalité. Lorsqu'il meurt, en février 1951, le monde des lettres prend le deuil.

Quarante-cinq ans après, Gide sulfureux et démoniaque, mais hanté par son éducation protestante, fait pâle figure auprès d'un Cyril Collard...

Gide écrivain magnifique, styliste de grande classe, se défend mieux.

Reste qu'on est tenté de suivre son conseil à Nathanaël : "Et quand tu m'auras lu, jette ce livre !" □

On peut consulter la biographie de Gide, Le Contemporain capital, d'Eric Deschodt, chez Perrin.



Vidéo

LA MOUCHE NOIRE

Film de Kurt Neuman,
avec Vincent Price.

C'est au cours des années cinquante que furent tournés quantité de films fantastiques de série B. Les acteurs habituels de ces productions avaient pour nom Christopher Lee, Peter Cushing ou Vincent Price. C'est ce dernier que nous retrouvons dans "La mouche noire". Cette histoire d'un savant capable de transporter la matière à travers l'espace en décomposant les atomes a fait l'objet d'une nouvelle version, il y a quelques années, tournée par David Cronenberg. Mais, comme souvent, la copie ne vaut pas l'original et la version de 1958 conserve un charme suranné, même si les trucages ne sont pas aussi performants qu'aujourd'hui. Nostalgiques du cinéma de papa, à vos magnétoscopes.

(Distribution : PFC Vidéo)

L'IMPASSE

Film de Brian de Palma,
avec Al Pacino.

Après un séjour de cinq années derrière les barreaux, Carlitto, truand portoricain de Harlem décide de "raccrocher" et de s'acheter une conduite. Malheureusement, son avocat et meilleur ami lui demande de lui rendre un service. Ce "coup de main" va entraîner Carlitto dans une spirale où la violence et la mort sont au bout du chemin. Quand Brian de Palma ne se contente pas de plagier Hitchcock, ses réalisations prouvent qu'il est un metteur en scène de talent et l'Impasse l'atteste. Saluons au passage la prestation de Sean Penn dans la peau d'un avocat passé de l'autre côté de la barrière. Nerveux et efficace.

(Distribution : CIC Vidéo)

GUINGUETTE

Film de Jean Delannoy
avec Zizi Jeanmaire.

Zizi Jeanmaire est davantage connue en meneuse de revue que pour ses qualités d'actrice. Néanmoins, cette réalisation datant de 1959 révèle un talent caché. Cette histoire assez conventionnelle d'ex-prostituée rayant le passé pour devenir patronne de guinguette permet de retrouver d'excellents acteurs parmi lesquelles le grand Paul Meurisse, flegmatique chef de gang, ainsi que Raymond Bussières, second rôle incontournable du cinéma français d'après guerre. Les dialogues sont signés Henri Jeanson, ce qui garantit les bons mots.

Distayant. (Distribution : Film Office)

C'est à lire

par
Serge de Beketch

Evelyne Joyaux-Brédy présente si bien elle-même son œuvre qu'on s'en voudrait de ne lui point laisser la parole :

« En 1830, avec la prise d'Alger, la France lia son histoire à celle de l'Afrique du Nord. C'est un fait qui suscita bien des controverses à Paris pendant dix ans sans que l'on parvienne à élaborer une véritable politique. En 1839, la Mitidja est dévastée par les tribus hadjoutes et la preuve est faite que le Traité de la Tafna est un échec (il devait mettre fin à la guerre en organisant une répartition du territoire tout en scellant des accords commerciaux).

Les deux hommes qui signèrent ce traité, le général Bugeaud et l'Emir Abd-el-Qader, se retrouvent face à face pour six années d'une guerre impitoyable.

Vaincre ! Soit !... Mais, alors même qu'il se bat, le général Bugeaud veut préparer la paix en implantant une population de petits agriculteurs européens qui

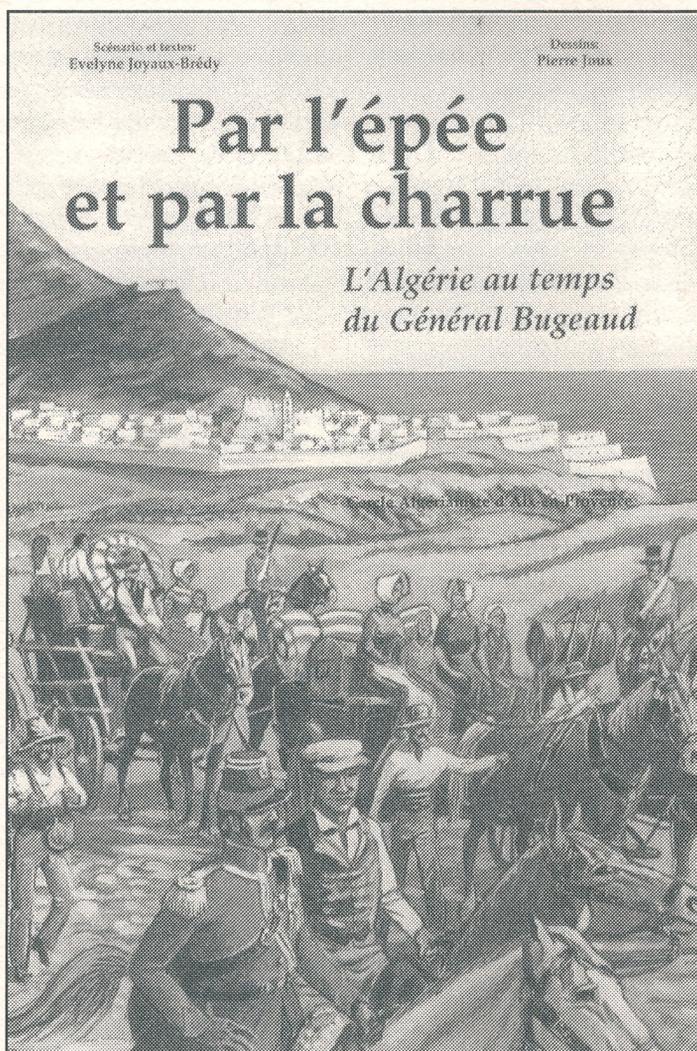
mettront les terres en valeur "par l'épée et la charrue". »

C'est toute cette histoire que racontent les deux premiers albums de bande dessinée d'Evelyne Joyaux-Brédy et Pierre Joux.

Ils ont pour titres : *Alger 1832*, *Le Temps des rencontres* et, justement, *Par l'épée et la charrue*.

La réussite est totale.

Le personnage central, Guillaume Dieudonné, fil rouge de cette



histoire dans l'Histoire, force la sympathie et nous découvre la réalité charnelle du peuple « pied-noir » avec une vérité et une force qui balayaient les calomnies sur la « colonisation » et les « gros colons qui faisaient suer le bur-nous ».

On découvre au prix de quelles souffrances ces hommes et ces femmes jetés sur une terre aride et ingrate, peuplée d'indi-gènes hostiles ou au mieux indif-férents, en ont fait, en un siècle et demi, un admirable jardin de civilisation française. que trente ans de démenche ont suffi à rendre à la friche stérile.

La rigueur historique est parfaite, l'album étant d'ailleurs enrichi de documents d'époque, de tableaux chronologiques et de nombreuses notes fort complètes.

On est loin, cependant, du

pensum que sont parfois les bandes dessinées à prétention didactique. L'action est vive, colorée ; les personnages sont charnus, vivants ; les femmes ont du caractère et les hommes du courage. On vit avec eux, on tremble avec eux, on les aime.

Quant au dessin de Pierre Joux, il évoque le style fameux de Sirius, inventeur de la saga des *Timour*. Juste ce qu'il faut de réalisme, juste ce qu'il faut de liberté créative.

Les angles de « prise de vue » évoquent souvent le cinéma.

L'artiste s'entend tout particulièrement à faire revivre les paysages d'Algérie : rues écrasées de soleil et leurs foules bigarrées ; vues cavalières découvrant toits en terrasses et courettes propices aux ombres fraîches ; paysages impressionnants, défilés étroits, blancheur inoubliable

d'Alger depuis la mer, oasis, routes en corniche, fantasias galopantes et crépitantes.

Le lecteur adulte ne s'ennuie pas une seconde.

Quant aux enfants, ils en apprendront mille fois plus sur la véritable histoire de la civilisation française du Maghreb, et avec mille fois plus de plaisir, en dévorant ces albums qu'en somnolant aux leçons « politiquement correctes » de leurs professeurs d'histoire officielle.

Deux beaux albums entièrement en couleurs. Format 30 x 22. Edités par « Le Cercle algérien d'Aix-en-Provence ». 180 F, port compris.

Sur commande au Docteur Botella : 1, Belvédère des Trois Moulins, 13100 Aix-en-Provence.

*d'Evelyne Joyaux-Brédy
Dessins de Pierre Joux*

LETTRES PIEGEES

De Karl Zero et Albert Algoud
Presses Pocket

Comment les administrations et autorités diverses réagissent-elles à réception de lettres curieuses ? Karl Zero et Albert Algoud ont tenté de trouver réponse à cette douloureuse question en demandant, par exemple, à l'évêché de Paris de canoniser Mike Brant ou en s'indignant auprès du directeur du Musée Grévin de l'absence de la statue de Richard Antony parmi les personnages de cire du musée parisien. Quelques lettres anonymes types et des flammes postales d'un goût parfois douteux complètent cet ouvrage digne de l'équipe de Jalons.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE DE L'ESPRIT
De Raymond Castans
Editions de Fallois, 321 pages, 100 F

Certains termes attirent irrésistiblement

les faiseurs de bons mots. Ainsi, le « cocu » est, pour Alphonse Allais, un entier qui partage sa moitié avec un tiers ; tandis que Sacha Guitry disait : « C'est un cocu et c'est pour cela que je le trompe ». Le pessimiste, quant à lui, selon Laurence J. Peter, est un type qui regarde des deux côtés de la rue avant de traverser une voie à sens unique ; alors qu'Oscar Wilde pense que le pessimiste est celui qui, entre deux maux, choisit les deux. Raymond Castans a réuni deux mille citations du même tonneau, dans cet ouvrage qu'il ne faut pas lire dans les transports en commun de crainte d'être considéré comme un malade mental pris par des crises de fou rire.

OBSESSIONS
De David Wiltse
Presses de la Cité, 304 pages, 110 F

Pourquoi un agent d'assurances, en apparence comme les autres, s'obstine-t-il à enlever et dépecer des jeunes gens

préalablement vidés de leur sang avant de les faire bouillir dans sa marmite ? Ancien du FBI, John Becker va s'attacher à pister l'assassin et découvrira les raisons de son aversion envers les Scandinaves et de son attachement au souvenir de son grand-père. Livre d'angoisse, aux règles policières pas toujours orthodoxes, *Obsessions* se lit d'une traite. A déconseiller aux âmes sensibles.

ALFRED HITCHCOCK PRESENTE :
Histoires de derniers heurts et Histoires d'épreuves et de corrections
Le Livre de poche, 286 pages

Au fil des années, les recueils de nouvelles de la collection « Alfred Hitchcock présente » paraissent avec une régularité de métronome. Angoisse, polars conventionnels et petits chefs-d'œuvre d'humour noir se succèdent pour le plus grand bonheur du lecteur pressé choisissant, selon le moment, telle ou telle histoire. Distrayant.



Balades en France

par Olmetta

A l'enseigne des trois chapelets

Au cours du XVIII^e siècle, Paris s'en va à la campagne. Il remonte la chaussée d'Antin vers Montmartre, le faubourg Saint-Denis et les Champs-Élysées. Rive gauche, le faubourg Saint-Germain s'avance vers l'ouest.

Trois styles prévalent alors.

Le style "spartiate". Sa "force tranquille" est d'autant plus surprenante qu'il est exactement contemporain des pires abominations sanglantes de la Terreur. On le reconnaît rue des Colonnes, la bien nommée, qui, ouverte de 1792 à 1797, préfigure en tout petit la grande colonnade de la rue de Rivoli que Napoléon fera bâtir plus tard.

Le style "néo-classique" à colonnes, balustres et perrons dont la rue de Bourgogne recèle encore deux témoignages : au 46, avec l'Hôtel d'Anlézy, impressionnant mais fort laid, et au 48, avec l'Hôtel du duc de Praslin où résonnent encore les cris de la malheureuse fille du maréchal Sebastiani assassinée de dix coups de poignard par son duc de mari qui s'empoisonna ensuite.

Le troisième style est comme un pied de nez à l'austérité du spartiate et au pastiche lourd du néo-classique.

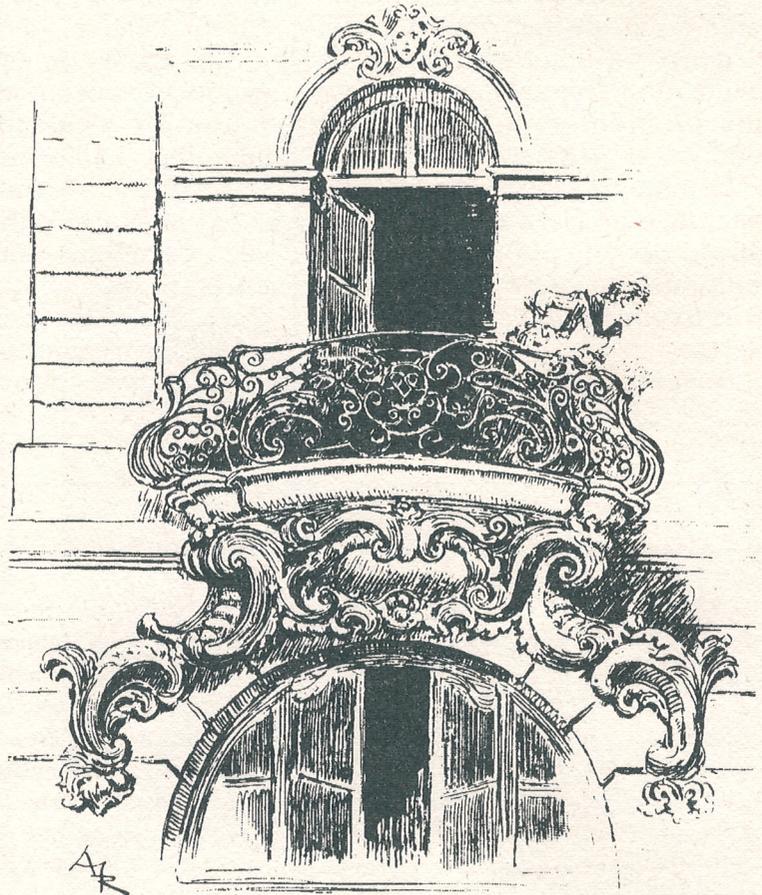
C'est le "rocaille", explosion de guirlandes, d'agrafes, de coquilles, de rinceaux, de mascarons. On en trouve un ravissant exemple au 27 de la rue Saint-André-des-Arts. La maison, à l'enseigne des Trois Chapelets, fut élevée en 1640 par l'historien Duchesne qui devait mourir écrasé par une charrette. En 1748, elle fut "enrocaillée" par Claude

Louis Daviler qui l'enjoliva d'un balcon en corbeille, de magnifiques fers forgés, d'une haute fenêtre agrafée d'un angelot et d'un mascarons à tête de femme entre deux rinceaux imitant des boucles d'oreilles en forme de poires.

Le spectacle vaut qu'on s'y arrête tant cette maison semble sourire comme son siècle qui fut celui de Louis XV le Bien-Aimé.

Il était temps...

Cent ans plus tard, exactement, le temps d'un clin d'œil pour Paris, les enrichis de la révolution industrielle nous imposaient les pesanteurs du "Retour d'Égypte", de la "Restauration" puis des styles "Charles X" et "Louis-Philippe" dont on ne pourrait vraiment pas dire qu'ils sont à l'honneur des souverains qui les ont involontairement baptisés si, depuis, l'architecture ne nous avait imposé de telles horreurs que, par comparaison, ces maisons du XIX^e en paraissent presque jolies.



L'un des exemples les plus ahurissants de cette floraison de styles entremêlés se trouve au 2 de la Place du Caire, ce morceau de la Cour des Miracles qui devint le royaume des cardeuses de matelas avant de passer à d'autres mains...

Là s'élève une sorte de palais égyptien éclairé de fenêtres néogothiques et coiffé d'une frise à hiéroglyphes.

C'est à voir absolument.

Si l'on préfère d'autres exotismes, on peut admirer, rue Lafitte, la "Maison dorée", sorte de palais vénitien offrant une curieuse rotonde d'angle. □



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

Pierre Dac, mon maître soixante-trois de Jacques Pessis

Théâtre

Les années Twist
Les Folies-Bergères...

André Isaac, dit Pierre Dac, né le 15 août 1896 et mort trop tôt..., revit grâce à son neveu adoptif, le journaliste Jacques Pessis qui, par ailleurs, signa sous le même titre une belle biographie de l'auteur de "L'Os à moelle", parue en 1993 aux éditions François Bourin.

Jérôme Savary, sacrément en forme en ce moment, a mis tout son savoir-faire à l'évocation du maître du rire. Effectivement, on rit beaucoup au souvenir de toutes les facéties de Pierre Dac. Si, subrepticement, on s'attendrit à la tristesse diffuse de l'amuseur, qui tenta plusieurs fois de mettre fin à ses jours, on repart vite et de plus belle dans la loufoquerie. Étonnant Pierre Dac, à la fois drôle et grave... Avant "Radio-Londres", il s'est offert un an et demi de prison en Espagne...

Jean Moussy a signé la chorégraphie de ce spectacle merveilleusement joué par Jean-François Balmer, Michel Berto, Vanessa Devraïne, Daniel Laloux, Eric Laugérias et Michel Vigier. La musique, bien sûr, est de Pierre-Arnaud de Chassy-Poullay et les interprètes sont Christian Hillion, Ludovic de Preissac et Michel van der Esch. N'hésitez pas à aller rire en découvrant ou en redécouvrant "L'Os à moelle", "Malheur aux barbus" et toutes les inventions de celui qui, à la ville, s'adonnait au clairon et à l'athlétisme (pas en même temps). Le spectacle s'achève sur la statue de Pierre Dac dans la position du célèbre Sar Rabindranath Duval. On se prend à rêver qu'elle serait drôlement bien sur une place publique d'un quartier populaire. Allez-y, vous ne sortirez pas "Furax" d'avoir investi dans cette soirée. □

Théâtre Antoine-Simone Berriau
(42 08 77 71).

Toujours menacées de disparaître mais toujours là depuis 1869. En ce moment la façade refaite en 1929 dans le pur style "Art-déco" (avec le bas-relief de Pico) affiche "Les Années Twist". Un beau spectacle gentiment nostalgique dans un lieu mythique... Ça c'est Paris !

Roger Louret, qui nous avait régales il n'y a guère au théâtre de La Renaissance avec une intelligente évocation de chansons françaises populaires, récidive par cette chronique chantée puisée dans la mémoire des années tumultueuses et magiques 60 à 70. Toute l'équipe bien soudée, sous la direction musicale d'Olivier Lennes, fait défiler en onze tableaux et deux cents chansons la décennie Twist ! Rafranchissant ! □

Folies-Bergères :
44 79 98 98.

ABONNEZ-VOUS AU « LIBRE JOURNAL »

France
1 an (34 numéros).....F 600
Étranger en CEE
1 an (34 numéros).....F 700
Étranger hors CEE et Dom Tom
1 an (34 numéros).....F 870
(taxe aérienne incluse)

Abonnement de soutien

1 an (34 numéros) à votre convenance au-dessus du prix normal

Réabonnement

1 an (34 numéros) réduction de F 100 sur les prix ci-dessus, accordée à ceux qui ont souscrit leur abonnement en 1993, année de création du « Libre Journal »

Un jour

« Trompé... »

A Paris, cette polaire nuit du 25 janvier 1855, à une enjambée de la très exigüe place du Châtelet, "entre deux égouts béants", un homme vient de se pendre au barreau central de l'œil-de-bœuf dominant le tortueux escalier qui conduit de la pestilentielle rue de la Tuerie à la puante rue de la Vieille Lanterne. Il est habillé d'une redingote noire, d'un pantalon gris, de guêtres ; des escarpins le chaussent, un chapeau de forme haute le coiffe. L'infortuné ne possédait point d'autre tenue. Son nom ?

Gérard Labrunie, dit Gérard de Nerval.

Depuis trois ans, l'esprit rempli de visions du XVII^e siècle, époque qu'il croyait avoir connue, l'ineffable chanteur de la douce Ile-de-France était fou, n'écrivait presque plus, vagabondait, dormait chez de bons amis.

"Qui de nous, racontera Théophile Gautier, n'a arrangé dix fois une chambre avec l'espoir que Gérard y viendrait passer quelques jours... Comme les hirondelles, lorsqu'on laisse une fenêtre ouverte, il entraît, faisait deux ou trois tours, trouvait tout bien et tout charmant et s'envolait pour continuer son rêve dans la rue."

Le neigeux et glacial soir du 20 janvier, l'auteur du Capitaine Fracasse et Maxime du Camp ont rencontré Gérard et l'ont grondé de sortir trop peu vêtu. Il leur a répondu, les yeux hagards : "Le froid est tonique, les Lapons ne sont jamais malades !" et, un instant lucide, le poète halluciné avait ajouté : "C'est à peine si je peux écrire vingt lignes par jour tant les ténèbres m'envahissent"...

Il avait déjà dans son gousset la bride dont il allait user pour s'anéantir, un chevron ayant appartenu, d'après lui, à la princesse de Longueville ou à la marquise de Maintenon...

Voici l'ultime sonnet de l'amoureux de la tendre Sylvie :

Je suis un fainéant, bohème
journaliste

Qui dîne d'un bon mot étalé sur son pain,

Vieux avant l'âge et plein de rancunes amères,

Méfiant comme un rat, trompé par trop de gens.

Trompé par trop de gens, hélas...

Jean Silve de Ventavon

Carnets

par
Pierre Monnier

On parle beaucoup ces jours-ci du Monde et de son créateur Beuve-Méry.

Personne ne rappelle l'escroquerie qui a permis à Beuve de s'emparer des biens du quotidien *Le Temps* avec la complicité de De Gaulle. Je cite l'historien Robert Aron : "La date fatidique du 27 novembre 1942, après laquelle un journal de la zone libre qui ne se serait pas sabordé serait interdit, avait été spécialement prise à l'intention du *Temps* pour empêcher celui-ci, sabordé le 29 novembre, d'être jamais republié." Il suffisait alors à Beuve-Méry de faire main basse sur les immeubles et le matériel.

Beuve-Méry, De Gaulle, ah ! les braves gens !

Un titre dans le *Figaro* : "Les Mains sales". Sur douze malades hospitalisés, un sujet contracte à l'hôpital une nouvelle maladie transmise en général par les mains du médecin ou du personnel infirmier.

Comme, il y a cent cinquante ans, quand Philippe Ignace Semmelweis, avant l'arrivée de Pasteur, avait eu l'intuition de l'existence de corps infiniment petits qui véhiculaient l'infection, la maladie et la mort. Il devait lui-même en mourir sous les sarcasmes et les coups des potentats médicaux qui régnaient à Vienne... Céline a raconté cette atroce et merveilleuse histoire dans sa thèse de médecine.

S'il est vrai que l'histoire ne repasse pas toujours les plats, il lui arrive de se répéter avec des variantes.

Rendez à ces Arts

Les photos de
Roland Liot

Le mois de la photographie à Paris, qui devient d'ailleurs un trimestre pour certaines expositions, est l'occasion aussi de revisiter notre vieille capitale. Après les clichés de Marville, voici ceux, contemporains mais déjà en forme de souvenirs, de Roland Liot. La nostalgie nous guette, évidemment. Pourtant, Paris est toujours très beau. La nuit, voir le dernier Boudard. Le jour aussi, mais avec un aspect un peu trop "clean", un peu trop beauté froide, où ne se croisent, selon les quartiers, que les touristes ou les bureaucrates.

L'exposition "Paris des anciens faubourgs", organisée par la Commission du Vieux Paris, avec les photographies de Roland Liot, Parigot de soixante-seize ans, montre les quartiers les moins préservés. Parce que la politique fut de garder le centre historique, au détriment des faubourgs périphériques plus anarchiques. Et qu'on a retaillés au cordeau. Comme s'ils n'étaient pas, eux aussi, devenus historiques finalement.

On ne peut certes pas affirmer que cette bicoque du 40, rue Marcadet, qui abritait un tabac et que Liot a photographiée en 1981, était d'une ravissante architecture ! C'est même franchement sordide. Mais sous la plaque du nom de la rue subsiste l'inscription "Route départementale n° 35". C'est pas historique, ça ? Certaines vues sont impossibles à localiser, écrasées désormais sous le béton, telles la place Falguière, les maisonnettes de la rue de Flandre. D'autres demeurent encore : cette statue de saint Laurent, dans une niche du 60 rue de Flandre, pourtant.

Existe-t-elle toujours cette maison aux volets de bois arrondis, au perron envahi d'herbes folles, au 15 de la rue de Chevaleret ? Et ce pavillon de bois avec belvédère sur des jardins où pousse la treille, rue du Repos ? Roland Liot nous les a conservés, en tout cas, en de poétiques clichés noirs et blancs.

Nathalie Manceaux

Rotonde de la Villette ; jusqu'au
5 février

Le journal de Séraphin Grigneux

« Homme de lettres »

par
Daniel Raffard de Brienne

LE 2 JANVIER 1995

Si l'on veut bien négliger les problèmes d'ordre alimentaire, les questions d'art et de lettres et, plus généralement, tout ce qui concerne la civilisation et quelques autres aspects des choses, il faut bien admettre que ces bougres d'Américains ont encore des leçons à nous donner. Surtout en matière de démocratie où leur esprit pratique apporte d'utiles aménagements à ce qu'avaient d'un peu utopiques les visions de notre cher Jean-Jacques.

Il faut en effet se rendre compte que, si l'on donnait réellement le pouvoir au peuple, on tomberait rapidement dans un populisme et une démagogie qui entraveraient tout progrès. Le peuple, on doit le reconnaître, est naturellement conservateur, pour ne pas dire réactionnaire. A l'écouter, on reviendrait à l'ordre moral. Pire, nous serions encore en tyrannie royale. Nos grands ancêtres de la Révolution ont fort heureusement résolu le problème par une politique très ouverte faisant largement appel au couperet national et aux colonnes prétendues infernales.

On doit de nos jours s'en tenir, au moins provisoirement, à des méthodes moins directement efficaces. Dieu merci (si j'ose dire), il n'en manque pas. Le génie américain aura été de les résumer en deux mots : "politiquement correct".

Voilà deux mots essentiels qui permettent de discerner le bien et le mal, ce qui est conforme à la démocratie et ce qui lui est contraire. Au "politiquement correct", le droit d'élire, la liberté de penser, de dire, d'écrire, les moyens de s'enrichir, le droit de vivre, en somme. A l'autre bord, le mépris, le rejet, éventuellement la prison et la mort, bref la damnation laïque. Guidé d'une main sûre dans les voies fleuries du "politiquement correct", le bon peuple goûtera les joies sans mélange de la démocratie.

Mais, demandera-t-on, où trouver cette main sûre ? Comment reconnaître les bons pasteurs capables de définir le "politiquement correct" et de l'imposer avec une fermeté toute paternelle n'excluant pas une nécessaire rigueur ?

A question simple réponse facile. Il suffit de lire les programmes électoraux ou, pour les intellectuels, les écrits des théoriciens de la démocratie, de Ricardo à Marx, pour voir que ce qui domine la politique c'est l'économique. Par conséquent, aux détenteurs du pouvoir économique et à leurs représentants plus ou moins directs revient le soin de déterminer et d'imposer le "politiquement correct".

Voilà pourquoi, comme je le notais en lisant le bouquin de Coston, le "gros argent" (ainsi nommé par les socialistes qui en sont

friends) finance si largement les élections de ses députés. Voilà pourquoi aussi on découvre tant d'affaires de corruption. Comme je le dis toujours, on ne peut pas concevoir de démocratie sans corruption.

Un curieux livre d'un certain Michel de Poncins (1) complète le tableau. On y voit qu'en dehors du financement privé, légal ou non, tout le haut personnel du "politiquement correct", élus ou fonctionnaires, tire de larges avantages des finances publiques.

Poncins montre que tous ces grands défenseurs de l'égalité démocratique reçoivent d'agréables salaires, mais que cela ne constitue qu'une faible partie de leurs avantages. Il s'y ajoute des cumuls, des indemnités à tout propos, la bienveillance d'une fiscalité heureusement conçue, beaucoup de services gratuits ou presque (poste, transports, restaurant, ...), des voyages de milliardaires, des voitures de luxe, des palais et châteaux, des fêtes dignes de nababs, des secrétaires, des domestiques... Tout cela se trouve financé par des contribuables parfois gênés mais fiers et heureux de permettre à tant de gens, nés comme eux dans la plèbe, de mener un train que n'auraient même pas rêvé les ci-devant seigneurs. □

(1) *Michel de Poncins, La République fromagère (Ed. Première Ligne, 130 F).*

Mes bien chers frères

Je m'en moque

L'art du prestidigitateur consiste à attirer le regard vers ce qui est inutile, là où il ne se passe rien, pour agir discrètement et réaliser son tour. Non seulement la presse ne me dictera pas ce que je dois penser des événements, mais elle ne m'imposera pas l'objet de mes réflexions. Dans la rue ou à la campagne, je regarde ce que je veux. Non seulement je puis réprouver ce qui est écrit ou représenté sur les panneaux publicitaires, mais j'ai la liberté de ne pas même regarder les panneaux publicitaires. Mgr Gaillot ne m'intéresse pas. Non seulement je réprime le jugement des journalistes et des amis de monseigneur sur son affaire, mais je ne céderai pas à cette fascination mondaine pour la fonction épiscopale. Je ne m'intéresse pas plus à la déposition de Mgr Gaillot qu'au licenciement du chef d'orchestre de l'Opéra Bastille. L'Eglise ne se réduit pas au petit monde des évêques. Le diocèse d'Evreux ne se limite pas à l'évêché d'Evreux ; c'est tout un monde d'humbles curés et de simples catholiques. L'évêque sera bientôt remplacé et servira enfin son diocèse. Depuis 25 ans on nous rebat les oreilles avec l'ecclésiologie dite du peuple de Dieu. Il ne faut plus définir l'Eglise par sa hiérarchie : elle est peuple de Dieu. A vrai dire, le Concile la définit comme peuple hiérarchisé. Or, on ne nous a jamais autant parlé des évêques ! On a l'impression qu'entre les évêques et les laïcs il n'y a rien : plus de prêtres, plus de sacerdoce. J'en ai assez.

"Je suis au milieu de vous, disait Jésus, comme celui qui sert". (Luc 22,27).



La Grande Guerre

« Un arbre m'a dit... »

En hommage aux morts de la Grande Guerre, le "Libre Journal" poursuit la publication des correspondances et carnets d'Eugène Emmanuel Lemercier, jeune espoir de la peinture française mort au champ d'honneur, le 6 avril 1915 aux Eparges.

28 NOVEMBRE

L'emplacement que nous occupons nous conduit à quarante-cinq mètres de l'ennemi. L'aspect des travaux d'approche est curieux et, même, atteint au pittoresque par un caractère âpre que renforce le temps gris.

Quand, après avoir déjoué nuitamment la vigilance de l'ennemi, nos troupes, venant de la vallée, atteignent la mi-hauteur dont les pentes nous protègent contre le feu d'infanterie, elles rencontrent des abris creusés à flanc de coteau, terriers où les factions qui ne sont pas de garde peuvent trouver du sommeil et la chaleur d'un foyer improvisé. Puis, plus tard, à l'endroit où, précisément, le paysage devient magnifique de liberté, d'étendue et de lumière, commence le sillon sinueux que l'on appelle le boyau de communication et dans lequel on s'enfonce. Ainsi dissimulé, on arrive à la tranchée, et c'est vraiment un tableau guerrier, sévère et non point sans grandeur, que ce haut couloir dont un ciel gris forme le plafond et dont les pannelages de terre sont recouverts de neige récente. Ici stationnent les dernières unités d'infanterie : unités de faible effectif généralement. L'ennemi n'est déjà plus qu'à moins de cent mètres. De là continue le boyau, de plus en plus sinueux et profond, et

où je ressens cette émotion que j'ai toujours sentie au contact de la terre fraîchement remuée.

La sape fraîche des travaux de terrassement soulève en moi quelque chose : c'est comme si les énergies de cette terre éventrée me gagnaient et me racontaient l'histoire de la vie.

Dans ces gorges, deux ou trois sapeurs du génie travaillent, prolongent et creusent, surveillés par les Allemands qui, de place en place, peuvent atteindre des points insuffisamment protégés. C'est à cette extrémité que le dernier fantassin prend la faction (une quarantaine de mètres). Tu peux sentir le contraste de cette organisation militaire et de la paix qui avait accoutumé de régner en cet endroit. Songe à l'étonnement que j'éprouve en me rappelant qu'au niveau de mes yeux le laboureur promenait sa charrue, et que ce soleil dont je guette la gloire, comme un prisonnier la liberté, lui était dispensé sur cette hauteur.

Aussi, quand, au crépuscule, je gagne l'étendue, quelle ivresse !

Je ne t'en parlerai pas, car je veux encore taire mes bonheurs.

Il ne faut pas les exposer : ce sont des oiseaux amis de silence...

Bornons-nous, et c'est l'essentiel, à parler du bonheur qui ne s'effarouche pas : celui de nous sentir pareillement préparés à tout...

LUNDI 7 DÉCEMBRE 1914

Bien chère Maman aimée, Je t'écris dans la nuit...

D'ailleurs, à six heures du matin, la vie militaire bat son plain.

Ma bougie est fichée dans une baïonnette et, de temps en temps, je reçois une goutte d'eau sur le bout du nez. Mes pauvres compagnons tentent d'allumer un feu décevant. Le séjour dans les tran-

chées nous change en monceaux de boue.

La bonne humeur générale est admirable. Si désireux du retour que soient les camarades, ils n'en acceptent pas moins héroïquement les vicissitudes du métier. Leur courage, pour être infiniment moins littéraire que le mien, n'est que plus pratique et adapté à tout ; mais chaque oiseau a son cri, et le mien n'a rien d'un oiseau de guerre. Aussi je place en Dieu la confiance de ce qu'il veut me réserver.

Il me semble que j'entrevois mon œuvre. Je ne veux pas augurer de ce pressentiment, car tout artiste portait l'œuvre qui n'a pas vu le jour.

Mozart pensait à prendre son essor alors qu'il mourait, et Beethoven a esquissé la IXe symphonie sans se préoccuper du délai trop court que lui laissait la destinée.

12 DÉCEMBRE À 19 HEURES

Aujourd'hui, malgré la beauté changeante du soleil et de la pluie, je n'étais pas sensible au spectacle naturel. Et pourtant, jamais il n'y eut tant de grâce et de bonté dans le ciel.

Le paysage, avec le petit pont et son cavalier dont je te parlais, s'attendrissait sous la splendeur des nuages. Mais je ne goûtais pas, comme auparavant, la bénédiction de Dieu, quand tout à coup un arbre si beau a parlé à mon cœur. Il m'a dit la beauté toujours souriante, la verdure du lierre et la rousseur d'automne, la précision d'hiver dans ses branches, et alors j'ai compris qu'un instant de cette contemplation c'était la vie entière, c'était le prix même de l'existence, auprès de quoi toute expectative humaine n'est qu'un mauvais rêve. □

